

76
Cinquième année, Nos 18 à 27

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Périodiques

29. SEPT 1925
Publication hebdomadaire
Un an : 25 frs ; six mois : 15 frs.
Le numéro : 75 centimes

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 25 septembre 1925

Sommaire :

Pour l'Union des Eglises

Ne nous illusionnons pas sur l'Angleterre
Catholique

Message à la Latinité

Propos simiesques

L'idée de Dieu dans l'œuvre de Maurras

« Lève-toi, prends ton lit, et marche! »

Cardinal Mercier

Hilaire Belloc

Charles Maurras

V^{te} Ch. du Bus de Warnaffe

Fernand Deschamps

Georges Valois

Les idées et les faits : Chronique des idées : La semaine pour l'Union des Églises,
Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

◆ La revue catholique peut enfin réparaître après une interruption de plus de deux mois, causée par la grève des ouvriers du livre.

Nous nous appliquerons à dédommager nos lecteurs du préjudice qu'ils ont subi sans qu'il y fut le moins du monde de notre faute.

◆ Une première semaine de l'Union des Églises s'est tenue à Bruxelles, avec un plein succès.

Nous consacrerons un des prochains numéros de

La revue catholique à cette pensée maîtresse du Saint-Père : Un seul troupeau et un seul Pasteur. UT SINT UNUM!...

◆ Une enquête a révélé l'influence de Maurras sur les jeunes, d'où querelle très vive qui traîne depuis des semaines. Le problème est assez important pour mériter d'être vidé à fond devant l'élite catholique du pays. La question sera examinée ici sous toutes ses faces et par d'indiscutables autorités.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50; Compte chèque postal : 489,16)

GRANDE MAISON de BLANC

MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES

FOURNISSEUR DE LA COUR, DES MINISTÈRES
— ET DES GRANDES ADMINISTRATIONS —

TROUSSEAUX

POUR DAMES, HOMMES
ET ENFANTS

LINGERIES - SOIERIES - LITERIE - RIDEAUX - COUVERTURES
GANTERIE - MAROQUINERIE - BONNETERIE
ROBES - MANTEAUX - FOURRURES

SPÉCIALITÉ DE LINGE ET TROUSSEAUX POUR
ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX ET PENSIONNATS

LINGE D'ÉGLISE

NOUS NE METTONS EN VENTE QUE DES
ARTICLES DE
PREMIER CHOIX ET DE QUALITÉ GARANTIE

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES :
90,000,000 26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, Rue de Louvain

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 5.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 5.00 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . . . 5.25 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois 5.20 %
2° Après le quatrième mois 5.15 %
3° Après le troisième mois 5.10 %
4° Après le deuxième mois 5.05 %
5° Après un mois 5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

Année Sainte à Rome

27 août au 11 septembre.
30 août au 16 septembre, pour le personnel enseignant.
Directeurs : Abbés H. Devis et A. Van Roey.
3 au 13 septembre : train spécial 2^e et 3^e classes.
4 au 26 septembre : train spécial 2^e classe, sous la direction des Pères Dominicains.
8 au 24 septembre : Voyage organisé pour *La revue catholique des idées et des faits*.
27 septembre au 12 octobre : Les départs sont assurés et dirigés par guides compétents.
Le bureau se charge d'obtenir des facilités pour la visite des basiliques et l'audience pontificale.

Pèlerinages à Lisieux

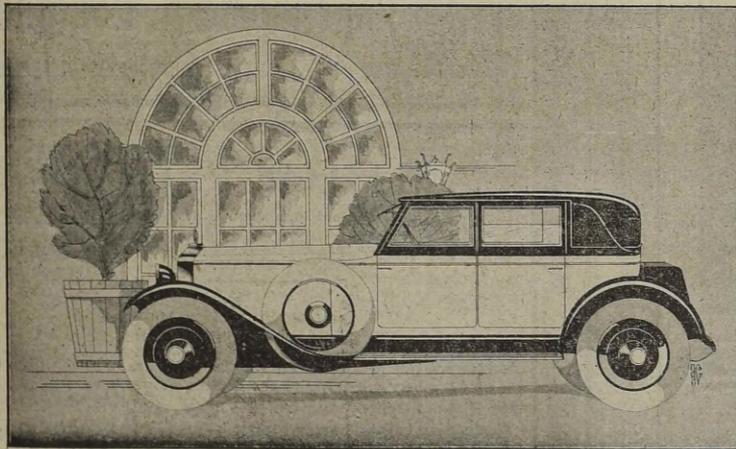
5 au 13 août : PARIS — SAINT-MALO — MONT SAINT-MICHEL — LISIEUX — ROUEN — SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE — EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS.
Du 8 au 13 août : PARAY LE MONIAL — LISIEUX — MONTMARTRE.
Du 10 au 13 août : LISIEUX — SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE. Dir. Spir. : RR. PP. Garin et de Temmerman, S. J.

Voyages de Vacances

A LOURDES — BIARRITZ — PAU — PARIS; 2^e classe, 660 francs français, premier départ 7 juillet.
LOURDES — BIARRITZ — CAMBO; les GORGES DU TARN — LA SAVOIE — LA BRETAGNE — LA SUISSE — LE TYROL — LA NORVÈGE. Voyages en groupes accompagnés ou en particulier.

Demandez programmes et renseignements :

LE GLOBE, Directeur A. DE STAERCKE
3, Avenue Louise, Bruxelles



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Soc. An. Bruxelles Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS

BATTAGE — NETTOYAGE — TEINTURE — DÉSINFECTIION

J^N & J^H TOBY FRÈRES

DIRECTION ET USINE :

TÉLÉPHONE : 324.98

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK-BRUXELLES

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOLAT



DU C ANVERS

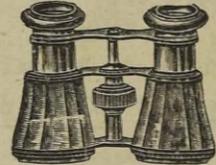
La

**Grande
Marque
Belge**

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◊
Lunetterie
—
Optique
—
Jumelles
—
Baromètres



◊
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires

◊
Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

“SWAN”



Imprimerie A. Lesigne

TÉLÉPHONE
304,33

BRUXELLES

ARBRE BÉNIT

Etablissement des Sœurs de Notre-Dame

46, rue Mercélis

BRUXELLES

Etudes primaires et moyennes
Section commerciale (2 ans)

Humanités gréco-latines (3 ans pour les jeunes filles
ayant terminé les études moyennes)

Externat — Internat — Demi-pension.

Établissement de Carlsbourg

Humanités modernes. — École normale primaire.
Section de langue allemande
Institut moyen d'Agronomie. — École d'Agriculture.

Situation idéale au point de vue de la salubrité et du calme pour les études.

Pour l'Union des Églises⁽¹⁾

Un souffle d'apostolat traverse l'Église.

Le Saint Pape Pie X trouvait la société somnolente : trop de chrétiens et de prêtres regardaient d'un œil indifférent les foules qui se laissent entraîner aux jouissances matérielles et au culte d'idoles passagères. D'un mot, il remit en vigueur la substance de l'Évangile en adoptant pour devise et pour programme de son Pontificat la parole de saint Paul : « Tout ramener au Christ », « *Omnia instaurare in Christo* ».

Et le Christ vit, au milieu de nous, disait le Pape, mais beaucoup ne Le connaissent pas ou ne Le connaissent plus : « *Medius vestrum stetit quem vos nescitis* (2). » Allez donc à la table eucharistique, nourrissez-vous du Corps de Notre Seigneur, buvez Son Sang ; c'est le moyen de vous établir dans le Christ et que le Christ s'établisse en vous. « *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo* » (3).

Pie X sonna ainsi le réveil de la vitalité profonde des énergies catholiques. Car, comment aimer Dieu sans vouloir le faire aimer ? Comment absorber le Sang de la Rédemption sans vouloir qu'Il se répande sur le Monde ? Comment posséder en soi le Christ, goûter en Lui, la paix de l'âme, sans vouloir que nos frères, tous nos frères soient associés à notre bonheur ?

Ainsi, lentement, la Providence disposait la société chrétienne à un renouveau d'apostolat. Les vocations pour les missions se multiplièrent ; congrégations d'hommes et congrégations de femmes rivalisèrent de zèle pour porter l'Évangile et la charité du Christ à toutes les nations qui ont jusqu'à présent échappé à l'influence civilisatrice du christianisme ou qui, dans une heure d'égarément, ont méconnu la beauté de leurs origines.

Benoit XV jeta alors le cri d'alarme : après dix-neuf siècles de christianisme, il reste un milliard d'infidèles à convertir : A l'assaut du monde païen ! Au secours de nos frères ! Son programme il l'a tracé dans cette invocation insérée dans les litanies de tous les Saints : « Seigneur, nous Vous en supplions, daignez ramener dans le giron de l'Église tous ceux qui s'en sont éloignés et faites luire aux yeux de tous les infidèles la lumière de l'Évangile », « *Ut omnes errantes ad unitatem Ecclesiae revocare et infideles universos ad Evangelii lumen perducere digneris : Te rogamus, audi nos.* »

Et voici que notre saint Père le Pape Pie XI proclame que l'œuvre par excellence de son Pontificat doit être l'union à l'Église de Rome de nos frères chrétiens qui s'en sont séparés. Parmi les intentions dictées à la catholicité pour l'Année Sainte, Il a mis, en les soulignant, ses augustes espérances de voir revenir au bercail ceux qui visiblement n'y appartiennent plus.

Lors du troisième centenaire du martyr de Saint-Josaphat, Il adressa au monde, aux dissidents et à tous les fidèles, un pressant appel à l'unité : *Ad unitatem tum dissidentes impense cohortamur, tum christifideles universos contendere cupimus ut pro viribus suam quisque Nobis operam studiumque navent* (1).

Dans son allocution consistoriale du 24 mars 1924, où de façon discrète mais ferme, il a si puissamment encouragé nos chères « conversations de Malines », le Souverain Pontife reporte sa pensée vers les Églises d'Orient et la pré-
cise :

« Du côté des Orientaux, dit-il, et du côté des Catholiques d'Occident, il y a des causes nombreuses d'incompréhension mutuelle ; il faut s'appliquer à faire tomber les préjugés, à dissiper les fausses conceptions doctrinales, les erreurs historiques qui embarrassent l'œuvre » de réconciliation. « Celle-ci, dit le Saint-Père, ne peut être tentée avec un espoir fondé de succès, qu'à une triple condition : Chez nous, il faut que l'on se délasse, des erreurs courantes, accumulées au cours des siècles, au sujet des croyances et des institutions des Églises d'Orient ; il faut que les Orientaux, de leur côté, s'appliquent à considérer plus à fond l'identité de foi de leurs Pères avec celle des Pères latins ; il faut, enfin, que, de part et d'autre, des échanges de pensées aient lieu dans un esprit de charité fraternelle. » « *Liquet tentari rem, cum aliqua boni exitus spe, non posse, nisi deposita hinc eâ, quam saeculorum decursu combiberat vulgus de Orientis Ecclesiarum doctrinis institutisque, vanitate opinionum, explorataque illinc interius Patrum suorum cum latinis in unam eandemque fidem concensione ; haberi praeterea ultro citroque in spiritu fraternae caritatis disceptationes oportere* » (2).

A l'occasion du centenaire du Concile de Nicée, le Saint-Père, dans une lettre au Cardinal Tacci, en date du 4 avril 1925, renouvelle son exhortation et invite les hommes

(1) Discours à la Semaine pour l'Union des Églises.

(2) Joan, I, 26.

(3) Joan, VI, 57.

(1) Enc. Ecclesiam Dei, dec, 1923, Act. Ap. Vol. XV, n. 12.

(2) Alloc. Cons. 18/XII/1924.

spécialement au courant de l'histoire et de la liturgie des églises orientales à éclairer par leurs publications et par des conférences l'opinion publique.

Dans son Allocution Consistoriale du 18 décembre 1924, Il demande même que dans les Universités et dans les Séminaires latins on accorde désormais une place à la doctrine des Orientaux et aux diverses sciences sacrées qui s'y rattachent.

Afin de donner aussitôt une portée pratique à l'orientation de sa pensée, l'Auguste Pontife, se souvenant que la vie monastique, si fort en honneur aujourd'hui encore dans les Églises Orientales, nous est venue de l'Orient, a tourné ses regards vers les fils de Saint-Benoît, Patriarche des Moines d'Occident, et a confié au Primat des Bénédictins, le Révérendissime Abbé Fidèle de Stotzingen la réalisation d'un magnifique programme d'action pour le rétablissement de l'unité de tous les chrétiens dans une même Église catholique ; « *ut fiat unum ovile et unus pastor* », « afin que tous forment un troupeau unique sous la conduite suprême d'un même pasteur ».

Et le Révérendissime Abbé de Stotzingen, qui se connaît en hommes et qui a vu de près à l'œuvre pendant plusieurs années, au Collège Saint-Anselme à Rome, l'initiateur, l'organisateur, aux idées lucides, au cœur généreux, à l'âme apostolique qu'est l'humble Père Dom Lambert Beauduin, a fait à la Belgique le grand honneur d'y poser le berceau de l'institution, ou mieux, de l'ensemble des institutions destinées à réaliser progressivement la conception géniale du Pontife qui préside avec tant de sagesse, de zèle, de sérénité au grand œuvre de l'Union des Églises.

* * *

Nous, Messieurs et Messieurs, qu'est-il en notre pouvoir de faire pour collaborer au dessein d'apostolat de notre Pape bien-aimé ?

Newman, dans une de ses merveilleuses analyses, scrute l'intime de celui à qui nous devons notre civilisation, et se demande quelle est la caractéristique de ce prodigieux apôtre des nations, que l'on s'est accoutumé à appeler l'apôtre par excellence, l'apôtre, tout court, sans addition ni épithète, et quel est donc, humainement parlant, le secret de la fécondité de son apostolat. Et Newman répond que, selon lui, cette caractéristique réside dans la « sympathie » de saint Paul.

La « sympathie » désigne ici, selon la signification étymologique du mot, le don de comprendre et de faire siens les sentiments d'autrui. « Se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent, ... se mettre de bonne grâce au niveau des humbles (1) », en un mot, se faire tout à tous, et le faire non du bout des lèvres ou d'un geste de la main, mais avec sincérité, d'un mouvement du cœur, c'est la première et indispensable étape de la conquête d'une âme.

La sympathie opère le contact, éveille la confiance, provoque des désirs d'intimité et d'union. D'où vient notre foi

inébranlable en nos mères, sinon de l'expérience que nous avons faite qu'elles nous devinent, nous comprennent, expliquent en bonne part tout ce que nous leur confions, se font toujours une joie de plaider pour nous et de nous pardonner ?

Saint Paul avait au cœur et pratiquait ces délicatesses maternelles. Lui-même comparait ses travaux et ses succès apostoliques aux douleurs de l'enfantement et aux joies de la maternité. Aux premiers infidèles convertis par lui, les Galates, dont il voyait la confiance ébranlée, il écrivait : « Mes chers petits enfants, « *filioli mei* », je passe à nouveau pour vous par les angoisses de la parturition, et je les subirai jusqu'à ce que vos âmes soient complètement formées à l'image du Christ », « *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* » (1).

Chers Confrères dans le sacerdoce, allez donc à nos frères dissidents, mais approchez-vous d'eux avec respect ; ne forcez pas l'enceinte des consciences, attendez que librement on vous en ouvre l'accès ; votre mission est de disposer discrètement les âmes à la grâce, celle-ci ne peut venir que de l'Esprit-Saint. « Ensemecez, arrosez, oui, mais n'ayez pas la prétention de récolter sur l'heure les fruits de votre travail : abandonnez ce succès au bon Dieu, sachez l'attendre avec patience : « *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus* » (2). « *Fructum afferatis in patientia* » (3).

Les chrétiens d'Orient, surtout, ont un titre spécial à notre respect. Sans doute, il ne faut pas leur cacher la vérité intégrale, et notamment la Primauté universelle, de droit divin, du Patriarche d'Occident, Sa Sainteté le Pape de Rome ; mais quiconque entre en relations religieuses avec eux, doit se ressouvenir du fait que les Orthodoxes reconnaissent et reçoivent valablement tous les sacrements ; qu'ils ont en grande vénération la Sainte-Vierge et les Saints ; qu'ils portent, pour la plupart, un respect sincère à la hiérarchie catholique, et que plusieurs parmi eux ignorent, au fond, les raisons qui les tiennent éloignés de l'Église romaine. Aussi Notre Saint Père le Pape Pie XI met-il une insistance particulière à nous rappeler qu'il attend surtout de nous un travail d'approche qui consiste à « clarifier l'atmosphère », ainsi que s'expriment nos amis Anglicans, c'est-à-dire à dissiper les malentendus, à se libérer de part et d'autre de ses préjugés, à rétablir la vérité historique. Ecarter, de notre mieux, les obstacles à l'Union, c'est notre tâche ; l'Union elle-même sera l'œuvre de la grâce à l'heure que daignera choisir la divine Providence.

Parmi les obstacles à l'Union, j'en signale un, peut-être le principal, c'est l'idée fautive ou tout au moins inexacte que beaucoup de fidèles occidentaux se font des rites religieux des Églises orientales. Et l'erreur que nous visons est d'autant plus pernicieuse qu'aux yeux de beaucoup d'Orientaux rite et religion, piété et vérité sont bien près de se confondre.

Léon XIII, dans une Lettre apostolique « *Orientalium dignitas* » datée du 30 novembre 1894, a mis en pleine

(1) *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus... humilibus consentientes.* (Rom, XII, 15-16.)

(1) Gal, IV, 19.

(2) I Cor, III, 7.

(3) Luc VIII, 15.

lumière la doctrine et la discipline de l'Eglise romaine relativement aux traditions et aux rites sacrés de chacune des églises d'Orient, « *proprias cujusque orientalis gentis consuetudines sacrorumque rationes* ».

Pour ancienne et autorisée qu'elle soit, la liturgie latine n'est ni exclusive des liturgies orientales ni présentée par l'Eglise romaine comme une liturgie privilégiée.

L'Eglise romaine tient en honneur les rites Orientaux, elle y voit une manifestation éclatante de la catholicité et de la divine unité de notre foi.

« Il semble, dit Léon XIII, que rien n'est mieux fait pour révéler au monde la catholicité de l'Eglise, que l'hommage unique rendu à Dieu sous tant de formes différentes, en des langues vénérables par leur ancienneté, ennoblies encore par l'usage qu'en ont fait les Apôtres eux mêmes et, après eux, les Pères de l'Eglise. Ne semble-t-il pas que l'on y retrouve la forme expresse du culte rendu au Christ nouveau-né, le divin Fondateur de l'Eglise, par les Mages venus de régions diverses de l'Orient pour l'adorer? » « *Neque aliud fortasse admirabilius est ad catholicitatis notam in Ecclesia Dei illustrandam, quam singulare quod ei prae-bent obsequium disparis caeremoniarum formae nobilesque vetustatis linguae ex ipsa Apostolorum et Patrum consuetudine nobiliores; fere ad imitationem obsequii lectissimi quod Christo, divino Ecclesiae auctori, exhibitum est naseenti quum Magi ex variis Orientis plagis devecti venerunt... adorare eum.* » (1)

Aussi l'Eglise romaine entend que ces rites divers soient intégralement conservés. A plusieurs reprises, des instructions furent données aux missionnaires latins, leur prescrivant d'observer cette consigne sévère et de veiller à ce qu'elle soit ponctuellement exécutée.

Les fidèles Orientaux qui passent à l'Eglise catholique romaine sont obligés, après comme avant leur adhésion, de conserver leur rite d'origine, à moins d'une dispense qui ne peut leur être accordée que par le Souverain Pontife.

Au reste, le nouveau Code du droit Canon est formel : « Il est interdit aux clercs d'engager les Latins à adopter un rite oriental ou les Orientaux à adopter le rite latin ». « *Clerici nullo modo inducere praesument sive latinos ad Orientalem sive Orientales ad latinum ritum assumendum* » (1).

Et afin que le clergé et les fidèles des Eglises orientales ne soient pas tentés de voir dans leur adhésion à l'Eglise romaine un péril soit immédiat soit même lointain de latinisation avec obligation d'abandonner leurs rites traditionnels, le Pape Léon XIII, dans son Encyclique *Praeclara Gratulationis* du 20 juin 1894, a daigné faire la déclaration solennelle que « ni lui ni ses successeurs ne toucheront jamais aux droits, aux privilèges, aux liturgies propres à chacune des Eglises Orientales », « *Neque est cur dubitetis, quidquam vel Nos vel successores Nostros de jure vestro, de patriarchalibus privilegiis, de rituali cujusque Ecclesiae consuetudine detracturos* ». (2)

Je prie les membres du clergé de vouloir s'inspirer de ces directives pontificales pour se former leur conscience et pour contribuer dans leur milieu à éclairer l'opinion publique.

Ce sera une façon indirecte, lente, peut-être, mais salutaire, de frayer les voies à ceux qui assument la mission providentielle de se dévouer à l'Union des Eglises.

Il est une autre forme d'apostolat, à la portée de tous, directe, celle-ci, capitale, souveraine; c'est la prière.

Pour répondre aux intentions augustes de Notre Saint Père le Pape, nous invitons tous nos diocésains et, avec l'assentiment présumé de mes Vénérés Collègues de l'Episcopat, j'invite tous nos compatriotes à prendre à cœur dans toute l'ampleur de sa conception chrétienne et catholique l'Union des Eglises, à offrir, pendant le mois du Saint-Rosaire, leurs prières, leurs travaux, leurs pénitences, à Dieu par les mains de Marie Médiatrice de toutes les grâces, afin qu'au plus tôt se réalise le vœu de Notre divin Sauveur : *Ut unum sint*, « qu'ils ne fassent plus qu'un »; que tout le troupeau des disciples du Christ ne forme plus qu'un seul bercail », *ut fiat unum ovile et unus pastor*.

* * *

« Frères dissidents, disait en un langage émouvant le grand Pape Léon XIII, quel que soit votre rite, Notre cœur s'ouvre à vous. Méditez ces ardentes et graves paroles que Bessarion adressait à vos Pères : « Qu'au-rions-nous à répondre à Dieu, quand il nous demandera compte de cette rupture avec nos frères, Lui qui, pour nous assembler dans l'unité d'un même bercail, est descendu du ciel, s'est incarné, a été crucifié? Et quelle sera notre excuse auprès de la postérité? Oh! ne souffrons pas cela, n'y donnons pas notre assentiment, n'embrassons pas un parti si funeste pour nous et pour les autres »...

« Daigne Dieu entendre la supplication que vous lui adressez vous-mêmes dans la liturgie de saint Basile : « Abolissez toute division entre les Eglises ». « Rassemblez les membres dispersés, ramenez les égarés et rétablissez-les dans l'union à votre Eglise sainte, catholique et apostolique.

« Qu'Il daigne vous ramener à cette Foi une et sainte... dont vos ancêtres gardèrent inviolablement le dépôt, qu'illustrèrent à l'envi, par l'éclat de leurs vertus, par la hauteur de leur génie, par l'excellence de leur doctrine, les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Jean Chrysostome, les deux Cyrille et tant d'autres grands Docteurs dont la gloire est en toute vérité l'héritage commun des deux Eglises, de l'Eglise d'Orient et de celle de l'Occident » (1).

† D. J. CARD. MERCIER,

Archevêque de Malines.

(1) Epistola Apostolica, « Praeclara gratulationis », 20 a. Junii 1894.

(1) Littera Apostolica Orientalium dignitas.

(1) Canon 93, § 2.

(2) Encycl. Praeclara Gratulationis, 20 juin 1894.

Ne nous illusionnons pas sur l'Angleterre Catholique

Je viens de lire dans la *Revue catholique* l'article de M. l'abbé Jacques Leclercq, ce qui m'incite à dire quelques mots de la situation religieuse en Angleterre. Je le fais, non sans hésitation. En effet, cette situation quoique apparemment simple, est difficile à faire comprendre aux étrangers, vu l'ambiguïté des termes. Des mots identiques en français et en anglais ont, dans ces deux langues, une signification qui n'est guère la même.

En discutant la situation de l'Église catholique en Angleterre et l'attitude probable de la société anglaise à son égard dans l'avenir, nous nous heurtons, à chaque pas, à des mots comme « Église », « opinion publique », « gouvernement », et cent autres, à la portée extrêmement différente en français et en anglais.

Ces prémisses que j'ai présents à l'esprit chaque fois que je commence à expliquer les affaires anglaises à des lecteurs du Continent, ont tout l'air, je le sais, d'être entachées d'extravagance. Elles n'en ont pas moins leur vérité. Pour comprendre à fond un problème anglais, un étranger devrait avoir à l'esprit une sorte de dictionnaire moral dans lequel il pourrait trouver des traductions exactes de nos phrases du point de vue des idées.

Disons d'abord que l'expression « conversion de l'Angleterre » ne peut et ne doit signifier qu'une conversion des individus.

A supposer qu'il y ait tant pour cent d'Anglais convertis, que le ton général de la société anglaise en soit devenu catholique; que les masses indifférentes du dehors ne s'en meuvent pas moins dans l'atmosphère catholique; que l'hostilité ne soit que le fait d'une minorité et n'ait rien de national: nous pourrions dire alors que l'Angleterre est convertie. Mais jusqu'alors, il n'est pas possible de parler de conversion au sens présent de la question.

Aussi bien, cette conversion de l'Angleterre ne saurait résulter d'une action collective.

Et pour quelle raison? Parce que tout groupement anglais a pour principe actif, l'idée de nationalité, et non une formule doctrinale. Ni une université anglaise, ni un collège anglais, ni même un tout petit club ne saurait se convertir à la foi catholique, le principe en vertu duquel ils existent étant incompatible avec le catholicisme. Prenons l'exemple le plus important: l'Église anglicane. Qu'est-ce qui constitue l'*English Church*? L'esprit national, tout d'abord. On l'a définie comme « la nation anglaise envisagée du côté religieux ». Et il en est certainement ainsi. Ses fonctions regardent le culte divin public et privé. Mais personne ne saurait formuler une définition doctrinale, quelque simple qu'elle fût, qui exprimerait le minimum des croyances dogmatiques obligatoires pour les membres de l'Église d'Angleterre.

C'est ainsi que certains des membres les plus en vue de cette institution ont fait en public des déclarations comme celles-ci: « Je ne crois pas un moment que Jésus-Christ ait pensé être Dieu. » Ou bien: « Il est certain que personne des assistants ne s'imagine que Jésus-Christ, le prédicateur galiléen, était Dieu, c'est-à-dire, créateur de l'Univers ». Ou bien encore: « De quelque façon que nous définissions l'idée de Dieu, nous ne pourrions la rendre équivalente à la personnalité de Jésus ». Des affirmations de ce genre sont très ordinaires. Elles s'accordent parfaitement avec l'ambiance dans laquelle elles sont énoncées. Elles ne sont pas plus en contradiction avec l'Église anglicane, envisagée comme une corporation, que de pareilles affirmations faites à la Sorbonne ne seraient en opposition avec la mentalité de l'Université de Paris.

D'autre part, des membres tout aussi typiques et tout aussi respectés de l'*English Church* insistent sur la doctrine nicéenne de l'Incarnation en son entier, la développent avec emphase, l'illustrent d'exemples.

Un évêque de l'Église anglicane, le docteur Barnes, de Birmingham, ne s'est pas contenté de dire en particulier, mais a déclaré de façon publique et officielle que l'idée d'une modification essentielle, s'opérant dans un morceau de pain, parce qu'un homme a prononcé quelques paroles sur lui, est intellectuellement inadmissible.

Mais d'autre part, un membre tout aussi éminent et tout aussi respecté de l'Église anglicane accepte littéralement la doctrine de la transubstantiation du Concile de Trente, y adhère sans réserves et appuie là-dessus autant qu'il le peut. L'un et l'autre sont au même degré membres de l'Église anglicane et leur attitude n'est nullement incompatible avec cette institution.

Nous devons donc, au cours de la présente discussion, nous conformer à ce principe (évident du point de vue de l'Anglais « moyen »): la conversion de l'*English Church*, en tant que corporation, est par définition, impossible. Quelle est, dès lors, la situation en ce qui regarde les conversions individuelles?

* * *

La première question que posera, de ce point de vue, un enquêteur du Continent, appartenant à un pays catholique comme la France ou la Belgique, aura trait aux chiffres.

Ainsi que je l'ai déjà dit, toutes phrases décrivant la société anglaise (elle n'est plus aristocratique, mais plutocratique; elle n'en porte pas moins les signes distinctifs que lui a naguère imprimés l'aristocratie) ont en Angleterre une signification tout à fait distincte de celle qu'elles ont à l'étranger. L'Etat anglais est peut-être le plus homogène du monde; en tous cas, le plus homogène des grands Etats. L'esprit national de l'Angleterre moderne est fortement, nettement et radicalement opposé à l'Église catholique.

Considérant le nombre des catholiques pratiquants, on pourrait dire que l'Église catholique est puissante en Angleterre. Considérant la mentalité générale du pays, elle ne l'est guère.

Cela est particulièrement vrai de l'Ecosse.

Voyons, un dimanche matin les églises de Glasgow. Des milliers et des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants encombrant les églises catholiques, depuis la première messe du matin jusqu'à celle de midi; ces églises peuvent à peine contenir ces foules qui se succèdent. Regardez les diverses églises protestantes (calvinistes pour la plupart): vous y verrez une petite partie de la classe moyenne assistant à un office religieux seulement. J'ignore s'il existe là-dessus des données statistiques. Mais il est évident pour tout observateur que chaque dimanche matin il y a, pour un protestant allant à l'église, cinq catholiques au moins. Je pense même que la proportion doit être de beaucoup supérieure: plutôt dix pour un. Car en dehors des catholiques, la grande masse de la population ne s'adonne le dimanche à aucune pratique religieuse.

Ayant remarqué ces données statistiques générales, considérez de plus ce détail: près d'un cinquième de toute la vaste population de Glasgow (un million d'âmes) sont catholiques de naissance.

Voici donc pour commencer deux statistiques apparemment contradictoires. Pour une nation de culture catholique, ce serait le présage d'un désastre, si, dans une grande ville, un cinquième seulement de la population était catholique par baptême. Ce serait un indice que l'influence catholique est à son déclin. D'autre part, imaginons-nous une nation de culture catholique, où toute la population catholique de naissance encombrerait les églises,

chaque dimanche, dès les premières heures de la journée jusqu'à midi, de façon à ce qu'on put à grand'peine s'y tenir debout. Ce serait un indice de Foi comme il ne s'en est peut-être jamais vu en Occident.

A Glasgow, vous avez, à côté l'une de l'autre, ces deux données statistiques : parmi les pratiquants une vaste majorité de catholiques ; mais dans la société prise en son entier une petite minorité. Mais Glasgow n'est pas devenue catholique. L'hostilité vis-à-vis du catholicisme y est plus forte aujourd'hui qu'au temps où la proportion numérique des catholiques était de beaucoup plus faible. Ce n'est pas là un antagonisme officiel, bien que celui-ci soit complet ; ni un antagonisme d'institutions. C'est de l'antagonisme de caractère social, répandu partout, rappelant celui de la population française à l'égard des Prussiens ou des populations de l'Allemagne orientale envers la culture polonaise.

* * *

On connaît les statistiques générales relatives à la population de la Grande-Bretagne et aux conversions : les catholiques représentent près de 7 % de cette population. J'ai été accusé, je pense, d'avoir parlé, à ce sujet, de sept millions : on aura mal lu le chiffre « 7 % ». Les catholiques sont au-dessous de 3 millions vraisemblablement, plus près de 2 millions 1/2, ce qui correspond bien à la proportion connue des catholiques du royaume d'Angleterre. Les conversions annuelles se montent, par an, à plus d'une sur 2,000 et à moins d'une sur 1,000 (en comptant la population adulte). L'extinction de la foi catholique dans les individus et dans les familles (si l'on détermine comme tel, le moment où un Anglais ne se reconnaît plus catholique, même de façon toute nominale) est au moins aussi grande que l'augmentation du nombre des catholiques due à notre natalité quelque peu supérieure et aux conversions. Eu égard au total de la population, nous ne sommes pas plus forts numériquement aujourd'hui que nous n'étions il y a cinquante ans.

Il faut encore relever ceci : la très grande majorité de la population catholique d'Angleterre, d'Ecosse et du Pays de Galles provient des immigrants d'Irlande qui, depuis la grande famine du milieu du siècle dernier, se sont fixés en grand nombre en Angleterre. Les données statistiques précises font défaut ici encore. On ne saurait se guider d'après les noms seuls, d'abord parce que beaucoup de noms irlandais ont une consonnance anglaise ; puis parce que l'influence irlandaise et catholique s'exerce surtout par les femmes, qui perdent en se mariant leurs noms de jeunes filles et deviennent membres d'une famille anglaise. Mais, tout curé de paroisse dans une grande ville sait, par expérience, qu'une forte majorité des fidèles, dans une paroisse populaire ordinaire, est directement irlandaise ou étroitement liée à la tradition irlandaise. Autrement dit : si on met de côté les familles catholiques vraiment anglaises, et anglaises depuis au moins trois générations, on aura devant soi un groupe absolument insignifiant, comparé à la masse de la population. Sont catholiques *anglais*, certainement moins de 2 %, peut-être plus de 1 %. La proportion est plus forte dans la classe numériquement peu nombreuse et riche, à tradition depuis longtemps arrêtée ; plus forte aussi parmi ceux qui représentent les sphères artistiques et intellectuelles de la nation. Parmi ces derniers, la proportion des convertis est considérable : 8 à 10 % peut-être. Mais à prendre la nation en son entier, les chiffres sont tels que je les ai cités.

* * *

Cependant, l'analyse numérique ne représente qu'une petite

fraction du problème. Les huguenots français sont proportionnellement moins nombreux que les catholiques britanniques ; pourtant, ils forment près de la moitié de la classe gouvernante et officielle, dans la France actuelle.

A la juger, si je puis m'exprimer ainsi, par des « statistiques morales », en jetant les simples chiffres, quelle est donc la force morale du catholicisme en Grande-Bretagne ?

Ici, il nous faut envisager deux facteurs, et, malheureusement, ces facteurs ne sauraient être combinés. Ils n'ont pas de point de contact ; ils ne se heurtent, ni ne s'influencent réciproquement. Ils sont indépendants l'un de l'autre, et c'est ce qui rend une évaluation générale si difficile.

Ces deux facteurs sont les suivants : 1^o la façon dont, du point de vue philosophique et social, le catholicisme est présenté au public anglais ; la mesure dans laquelle le catholicisme, en tant qu'idée (non comme vérité acceptée), réagit sur la mentalité anglaise ; 2^o la force de résistance, d'antipathie, de répulsion de la nation, en son entier, à l'égard du catholicisme : la façon dont l'ambiance anti-catholique d'Angleterre affecte les catholiques eux-mêmes.

Pour ce qui est du premier de ces facteurs, on constate depuis longtemps des progrès frappants devenus, ces derniers temps, fort rapides. Dans les classes hautement cultivées, le catholicisme envisagé comme idéal est souvent connu de très près. Le fait était rare, il y a une génération. Ici, nous devons nous souvenir d'un principe qui, dans toutes les questions de ce genre, est essentiel : la sympathie ou l'antipathie ressentie à l'égard d'un objet quelconque n'a rien à voir avec la connaissance que l'on en a. Parfois on n'aime pas telle chose ou telle autre à cause de ce qu'elle est véritablement ; beaucoup plus souvent, parce qu'on s'en fait une idée fautive ; parfois, pour ces deux raisons combinées de bizarre façon.

En tous cas, la position du catholicisme présenté comme un idéal, est bien plus forte aujourd'hui qu'à l'époque où j'étais jeune.

Si, par exemple, vous aviez dit, dans les années 80 du siècle dernier, que le capitalisme moderne était dû à la Réforme, il eût semblé à un Anglais d'une instruction ordinaire, que vous débitiez des inepties. Il ne vous eût pas plus écouté qu'un fou, parlant de la grande pyramide ou de l'astrologie. Aujourd'hui, cependant, l'assertion en question est acceptée comme évidente.

Un autre exemple : l'affirmation de cette thèse d'histoire : que toute notre culture européenne est le produit de la tradition catholique, est acceptée par tous les Anglais qui ont le souci de leur réputation de gens cultivés. Il est difficile de dire jusqu'à quel point pareille opinion a pénétré dans les masses, car elle se propage par la lecture, et non pas par couches sociales. En tous les cas, un grand nombre d'ouvriers qualifiés, qui lisent beaucoup aujourd'hui non seulement les ouvrages scientifiques, mais aussi les livres historiques ; une proportion plus grande encore de la classe moyenne et de la couche supérieure de la classe moyenne, dans les faubourgs de nos grandes villes et certainement une forte majorité des classes hautement cultivées, ont accepté cette vérité historique : c'est l'Eglise catholique qui a fait l'Europe (et donc l'Angleterre).

Mais une distinction doit être soigneusement faite entre la présentation de l'idée catholique, envisagée du point de vue historique, et une connaissance réelle de l'Eglise catholique. Je gage que sur cent de mes amis personnels choisis au hasard dans toutes les classes de la société, j'en trouverais difficilement vingt auxquels l'idée que notre civilisation générale doit son origine à l'Eglise catholique, n'est pas aujourd'hui familière. Mais je doute d'en trouver dix qui comprennent cette chose vitale : que l'activité de l'intelligence, la discussion et la recherche sont certainement plus

grandes et plus libres à l'intérieur de l'Eglise qu'en dehors d'elle. Des hommes ayant eu les occasions les plus diverses de parfaire leur instruction, riches, connaissant beaucoup de monde, ayant beaucoup voyagé font communément les plus grotesques erreurs au sujet de la mentalité catholique, par exemple dans l'idée qu'ils se font de l'attitude catholique en face des problèmes de la biologie.

J'ai entendu des hommes de cette trempe, me signaler d'un air de triomphe que, à tel ou tel moment de son développement, la Papauté n'exerçait pas les pouvoirs qu'elle exerce aujourd'hui. Un de nos plus éminents professeurs, dans un débat de presse au sujet de la doctrine, aujourd'hui réfutée, de la sélection naturelle, m'accusa d'écrire mes articles sur les ordres secrets de la hiérarchie. Mon contradicteur croyait très sérieusement que les écrivains et les penseurs catholiques doivent abdiquer toute personnalité et reçoivent, de leurs supérieurs ecclésiastiques, des programmes qu'il est de leur devoir de défendre quoiqu'ils en pensent. Qui plus est, mon contradicteur croyait évidemment, que ces programmes étaient de telle sorte qu'aucun être raisonnable ne pouvait sérieusement s'y rallier!

* * *

De façon générale, j'estime que ce nouveau facteur : une connaissance toujours plus grande du catholicisme ne présage, en Angleterre, aucun changement religieux important. Je ne saurais en prédire le résultat ultime; mais je ne crois pas que, de notre vivant, il aura une influence considérable et directe.

Je puis me tromper, mais, selon moi, le fait que le catholicisme est aujourd'hui bien plus connu, en Angleterre, que naguère, n'augmentera pas de façon sérieuse le nombre des conversions individuelles, *seul moyen, pour l'Eglise, de devenir véritablement plus puissante en Angleterre.*

Quant à la seconde considération d'ordre moral, l'antagonisme national contre le catholicisme, celui-ci est aussi fort que jamais et semble rester tel. Je n'ose pas affirmer qu'il en sera toujours ainsi, mais certainement de notre vivant, et, selon toute probabilité, un bon temps après nous.

Si nous abordons la question de savoir si ce sentiment est conscient et jusqu'à quel point l'objet en est de nature précise et concrète, je serai le premier à admettre qu'il est, en grande partie, lié à une mentalité d'ordre général et national, plutôt qu'à une doctrine. Il n'en est pas moins puissant. Dans l'esprit de l'Anglais « moyen » est profondément ancrée la conviction que l'Eglise catholique lui est *étrangère*; qu'elle est « *foreign* » : terme qui, en Angleterre, désigne à la fois quelque chose de repoussant et de méprisable. On n'éprouve point pareil sentiment vis-à-vis de l'antiquité païenne, ni — tout au moins, à un degré particulièrement sensible — à l'égard d'autres groupements protestants, Hollandais, Scandinaves ou Nord-Allemands; mais il est éprouvé à un degré intense, là où il s'agit de nations à culture catholique et à l'égard de tout ce qui est catholique, à commencer par les principes les plus vitaux et jusqu'aux effets les plus obscurs et les plus éloignés de la doctrine catholique. Il faut noter tout spécialement que ce sentiment est propre à la Grande-Bretagne. On ne le trouve pas en Hollande, ni, au même degré, en Scandinavie. On le trouve dans certains groupes fort nombreux de la population américaine; mais même en Amérique, il n'a pas ce caractère d'universalité qu'il possède en Angleterre. Si un auteur se spécialise, comme moi, dans la défense du catholicisme, son nom étranger est immédiatement invoqué — s'il en porte un — comme une espèce d'excuse pour sa « *bizarrie* ». Des hommes entièrement et essentiellement anglais (tel le grand Lingard ou le grand évêque Ullathorne)

sont-ils dans la même situation, on les respecte et on les excuse, au nom de quelque tradition familiale, puissante et isolée. Si, de nos jours, un authentique Anglais se convertit (*nomina sunt odiosa*) et manifeste, comme tel, une puissante activité, on dira : il a subi, en se convertissant, l'influence de tel ou tel facteur étranger; d'un nom, d'un livre; il s'intéresse trop à des auteurs non-anglais, ou il a un ami étranger.

Il ne faut pas oublier que la société anglaise est, du point de vue de l'instruction, comme de presque tous les autres, la société la plus centralisée du monde entier. Dans l'Etat anglais tout est imprégné de ce concept historique : la grandeur de l'Angleterre a pris naissance dans sa séparation d'avec la chrétienté en général et en a dépendu.

L'Empire colonial anglais, l'expansion — comparativement récente et si vaste — de la richesse et de la population anglaises, l'incomparable puissance navale, que l'Angleterre a possédée cent ans et plus : tout cela est officiellement antidaté, dans chaque université, comme dans chaque école, et les causes en sont attribuées au schisme du XVI^e siècle. La même origine est donnée à toute la législation anglaise, constitutionnelle, privée, civile et criminelle et il en est de même de toutes nos institutions. Et ce n'est pas seulement la grande masse anti-catholique qui nous entoure qui respire une pareille atmosphère : ce sont aussi les catholiques eux-mêmes.

Telle est, me semble-t-il, la situation générale. Jamais personne n'a été capable de deviner exactement ce qui se passerait dans un avenir plus ou moins prochain.

De grands événements, de caractère accidentel, se produisent dans tous les Etats; on voit s'effectuer de grands revirements intellectuels, apparemment sans préparation et parfois avec une rapidité étonnante. Peut-être, la Foi fera-t-elle la conquête des Anglais, de nos jours encore. J'en doute pourtant. En tant que les tendances et les facteurs existants peuvent être pris en considération, je crois que le tableau que j'ai tracé est exact pour l'instant.

HILAIRE BELLOC.

Message à la Latinité

Interviewé par MM. Fernand Hayward et Philippe de Zara qui venaient lui demander un message à l'Amérique latine, M. Charles Maurras leur fit la déclaration que nous sommes heureux de publier au moment où une discussion violente agite les milieux catholiques belges.

Nous remercions MM. Fernand Hayward et Philippe de Zara d'avoir eu la très aimable pensée de nous offrir la primeur de cette remarquable déclaration.

La Latinité! Ce devrait être la première base de notre action, de nos amitiés, hors de France.

Mais quelle Latinité? Je dois vous préciser ma pensée dès le début de notre entretien.

Durant tout le cours du XIX^e siècle, et notamment vers sa seconde partie, la question de l'union latine a fait l'objet de nombreux discours sans jamais aboutir, du reste, à une

sérieuse et fructueuse entente. C'est que ces orateurs étaient toujours en quelque sorte les délégués maçonniques de l'esprit révolutionnaire. Comment réaliser une union sur des principes anarchiques, dissolvants, et qui, par un paradoxe bizarre tendent précisément à heurter ou même à persécuter ce qui a fait le plus commun élément de la Latinité, qu'est-ce qu'une latinité opposée à l'ordre politique et moral découvert et enseigné par nos pères et nos Maîtres latins? Qu'est-ce qu'une latinité anticatholique, c'est-à-dire luthérienne ou wicléfiennne, anglicane ou germaine?

Si nous voulons une union des peuples latins, union féconde qui les unisse solidement les uns les autres, nous devons tout d'abord avoir recours à ce qui nous caractérise tous presque sans exception : la catholicité. Il ne s'agit pas ici uniquement de dogmes religieux, vous connaissez ma position sur ce point : il s'agit des hauts principes d'ordre, d'autorité, d'administration, de sentiment, de vie sociale, hérités de l'antiquité classique et dont l'Église romaine s'est faite l'unique et incomparable gardienne : il s'agit de mœurs, de façons d'être et de juger, qui dérivent de ces principes.

Le ciment catholique peut seul nous unir. Seul aussi, il nous permettra d'agrèger à la latinité et de faire entrer dans l'ordre romain des peuples qui, à l'abord, sembleraient devoir s'éloigner de nous : je ne parle certes pas des Canadiens, des Belges ou des Suisses-romands, nos frères de langue et de race, mais de beaucoup d'intelligences hollandaises, hautement catholiques et romanisantes, de toutes les hautes fidélités polonaises et de ces nombreux Anglais et Américains catholiques avec lesquels l'obédience nous donnerait la possibilité d'une union spirituelle supérieure, mais universelle, englobant non seulement les peuples latins, mais tous ceux qu'a régénérés le souffle catholique.

Puisqu'on parle tant d'internationale, pourquoi ne pas envisager une internationale des peuples grands sous le signe de la catholicité!

L'influence même des Anglo-Saxons, qui paraît discutable en certains points de l'Amérique latine, serait grandement rectifiée et améliorée par cette intervention d'Anglais ou d'Américains que leur catholicisme, que leur foi, que leurs principes, leurs façons de penser et de concevoir rapprochent de nous.

N'oublions pas, d'autre part, que tous les Latins, qu'ils soient dispersés sur le Danube comme les Roumains, ou qu'ils aient peuplé un continent comme les Ibéro-Américains, sont tous issus de la Méditerranée. Ils proviennent du prototype de notre mer. En dépit de l'influence des siècles, des climats, des constitutions politiques, des fréquentations historiques, l'*homo mediterraneus* reconnaît facilement ses frères d'aussi loin qu'ils paraissent venir. Il y a plus de façons de penser, de sentir, de concevoir, communes entre un Français et un Italien, un Chilien ou un Mexicain, qu'entre un Français et un Danois, ou un Italien et un Finlandais.

Nos langues publient l'hérédité de notre pensée. Elles ont une même mère. C'est encore là un merveilleux moyen de reconnaissance et d'accord. Nous avons entre nous des racines et des tours qu'il y a plaisir à retrouver chez les uns et les autres.

De tout cela, il faut se servir avec méthode, sans jamais

rien abdiquer de notre patriotisme national, chaque État devant vivre selon sa tradition personnelle ou des circonstances originales dont il faut toujours tenir compte. Pour ne prendre qu'un exemple : quelle que soit notre amitié pour les républiques parentes de l'Amérique du Sud, il ne nous viendrait jamais à l'idée de vouloir imposer, ni même proposer la Monarchie à ces amis latins. Nous ne ressemblons pas à ces Jacobins qui travaillaient à imposer à l'Univers entier un modèle unique de gouvernement!

L'expérience de la France lui a démontré de façon irréfutable que seul un régime monarchique convient à son caractère, et à ses intérêts : ce régime est demandé par des nécessités inéluctables, nos vœux et notre action n'ont pas d'autre objet que de réaliser au XX^e siècle une Restauration dont notre pays a déjà une fois, au XIX^e siècle, éprouvé les innombrables bienfaits. Cette pensée s'arrête naturellement à notre frontière. Il n'en est pas moins vrai que nous saluons avec la plus profonde admiration la merveilleuse reconstitution nationale entreprise par M. Mussolini sous l'égide de la Maison de Savoie, ou de l'autre côté des Pyrénées par le Maréchal Primo de Rivera. L'activité des royalistes portugais pour le retour de la Monarchie et du roi Manoel ne peut évidemment que rallier nos sympathies, nos vœux, nos espérances, mais ces vœux nous les élevons dans un profond respect de l'indépendance de peuples amis.

Pour la grande famille de l'Amérique latine, l'une des plus belles de la Latinité, notre souhait porte surtout sur la consolidation générale d'un statut politique définitif qui rende moins âpre la lutte des partis et permette la continuité d'une action mûrie et à longue portée dans ces vastes pays. De puissantes et paisibles républiques aristocratiques ou, si l'on veut, bourgeoises y sont possibles sans aucun doute. Que le possible soit! Que le désirable ne tarde point!

Ces immenses territoires où les fils des Espagnols et des Portugais de l'époque héroïque ont conservé intactes les grandes traditions méditerranéennes, forment les plus merveilleux champs d'action : agriculture, élevage, mines, ports, chemins de fer, constructions navales, urbanisme, tout y sollicite l'activité.

Pour que cet effort ne soit point dévoyé, qu'il donne son plein rendement, il doit s'exercer dans le sens des principes qui régissent la pensée latine, et non point suivant des errements révolutionnaires qui le feraient, au contraire, verser dans le désordre inspiré de Moscou et de Wittemberg. Dites-le bien à vos amis de là-bas, la « Démocratie » ne vaut pas mieux que la « Démagogie » et l'histoire entière montre qu'elle aboutit à l'anarchie. La cause latine est la cause de l'archie, la cause de l'ordre.

Plus que jamais, les fils de la louve romaine ont besoin de se serrer les coudes pour défendre l'antique héritage romain. La barbarie encerclle la latinité européenne; elle menace même, bien que par des voies détournées, la latinité d'Amérique. Seule, une action concertée, une union constante de tous les Latins peut nous sauver et sauver le monde occidental d'un tel cataclysme!

Pour que cette entreprise de reconstruction et de salut latins réussisse, je voudrais qu'elle débutât par une prise de contact de nos forces communes. Je rêverais volontiers,

réuni par exemple dans Rome, nombril de la Latinité, centre vivant de l'*homo mediterraneus*, d'un congrès de tous nos frères en esprit. Nous y convierions naturellement, avec tout ce qui parle italien, espagnol, portugais, les Belges, les Canadiens, les Suisses romands, les Hollandais sympathisants, les Anglo-Saxons de confession catholique : et hardiment, croyants ou incroyants, nous ouvririons nos travaux par une adresse d'hommage au Gardien naturel de ces lois de l'esprit humain dont nous sommes nourris et que nous voulons maintenir, je veux dire au Pape de Rome. Le principe d'ordre et d'autorité une fois reconnu et salué par des hommes venus de Rio et de Buenos-Aires, de Bucarest et de Québec, on se sentirait un peu mieux gardé contre la pensée des Barbares.

Tels sont nos vœux. Ils vous démontrent que les efforts de l'*Action Française* à l'étranger ne perdent point la marque de l'universalité latine. Nationalistes, et monarchistes parce que nous croyons qu'une grande France, une France puissante, est indispensable à la Latinité, nous faisons aussi profession de latinisme parce que nous ne savons pas de moyen plus sûr de collaborer au progrès de l'esprit humain et au bonheur du genre humain.

CHARLES MAURRAS.

Propos simiesques

Dayton (Tenn.), le 9 juillet 1925.

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Depuis que je vous ai narré les incidents marquants de ma traversée et les préparatifs de mon arrivée à New-York, je me suis reproché plus de mille fois de vous avoir laissé dans l'ignorance de mes nouvelles.

Que de choses, pourtant, à vous écrire!

Aujourd'hui, je ne vous dirai rien de New-York, où, dès mon apparition, je parvins à convaincre sans trop de peine les agents de l'immigration et les douaniers que j'étais un bipède monogame et abstème.

Je ne vous dirai rien des chutes du Niagara, qui sont certainement aussi intéressantes que celles de l'Amblève à Coo, mais ont donné lieu à une littérature suffisamment abondante pour que je me dispense de barbouiller encore du papier à vous les décrire.

Qu'il vous suffise de savoir que par Buffalo, Philadelphie et Washington, je viens d'échouer à Dayton-Tennessee (85° long. ouest, 55° lat. nord) par 42 degrés à l'ombre.

Grâce à de hautes influences que j'étais parvenu à me ménager au Département d'Etat et à celui de la Justice, j'ai pu me faire réserver, pour 4 dollars par jour, un réduit de huit mètres cubes dans une des maisons de ce patelin de 1,800 âmes.

On m'assure qu'il ne reste plus une mansarde ni un poulailler à trouver. Tout est occupé ou retenu. C'est l'écrasement.

Les trains sont bondés; les locomotives, ahuries, n'en reviennent pas d'avoir tiré tant de monde à la fois, et de si drôle : photogra-

phes, journalistes, caricaturistes, curieux de tous calibres. La route disparaît sous un serpentement d'automobiles.

C'est demain que commence le procès, vous savez, ce fameux procès de l'instituteur Scopes qui viola la loi du Tennessee en enseignant des théories évolutionnistes.

Singe ou pas singe? *That is the question.*

Un agent de publicité ingénieux est parvenu à faire de cet insignifiant procès une cause retentissante, dont l'Amérique entière parlera pendant quelques jours avec le sérieux qu'elle sait mettre à discuter sur des riens.

Le délinquant sera défendu par des maîtres du barreau. Du côté anti-évolutionniste, la danse sera furieusement menée par W.-J. Bryan, *supporter* des Fondamentalistes, et perpétuel candidat présidentiel démocratique blackboulé.

Les natifs de Dayton expriment l'enjeu des débats en d'énormes panneaux où s'étale l'alternative simpliste : « Dieu ou gorille? ».

On prévoit des luttes épiques. Et la chaleur augmente.

Zou! dirait Tartarin.

Vendredi, 10 juillet.

J'ai éprouvé durant toute la nuit, dans mon refuge, des impressions d'œuf à la coque. Et je n'ai pas fermé l'œil.

Dès six heures, je pousse le nez à l'air.

Dévalant des monts Apalaches, des paysans arrivent dans leurs frustes atours, à pied, à cheval, à dos de mulet. Les plus cossus sont cahotés dans des fords résonnantes.

Ils viennent voir et écouter. Quoi? Ils l'ignorent.

Ils croisent dans la grand'rue du village des juristes éminents; des pasteurs, des coquettes, des savants. Ils trouvent cela très naturel.

A mesure que l'heure avance, la foule grossit. En colonnes bigarrées, elle arrive au prétoire, ridiculement exigü pour cette horde. La majorité restera au dehors, et n'entendra que les haut-parleurs.

A l'intérieur, on s'engouffre et on étouffe.

Mouvement, troubles.

M. Raulston est annoncé, flanqué de sa femme et de deux filles. Cinquante photographes bondissent sur lui. Il pose avec le sourire.

M. Raulston est peintre d'enseignes et de carrosseries, de son métier; ministre méthodiste laïc à ses moments perdus; juge en l'occurrence, par la volonté du suffrage populaire.

On le salue très bas, car il va présider des débats où s'affrontent, en une lutte triangulaire la Religion, la Science et l'Esprit du siècle. Pas moins.

Puis, voici le premier ténor de la défense : Clarence Darrow. Il est de Chicago et se met en manches de chemise.

Voici enfin le monomane anti-évolutionniste, W.-J. Bryan, instigateur du procès actuel. Ses jours de gloire sont arrivés. Avocat des singes, il va pouvoir soutenir, au cours de mémorables débats, que l'homme n'est pas leur descendant.

Il est 10 heures.

Le juge constitue le jury et lui fait un discours. Après avoir lu le premier chapitre de la Genèse et le texte de la loi violée, il lui rappelle que la question n'est pas de savoir si la loi violée est sage, mais si la loi a été violée. Cela paraît subtil au jury, composé en majorité de paysans — et d'un illettré.

Et ce n'est pas du tout l'avis de Darrow. Mais il se tait.

Le juge, épuisé par cette première audience, remet la suite au lendemain.

Samedi, 11 juillet.

Le procès ne commencera sérieusement que lundi, paraît-il. Aussi est-ce hors du prétoire que le spectacle est plus particulièrement intéressant aujourd'hui.

Le village est assailli par des prosélytes et convertisseurs de tout âge, de tout teint et des deux sexes. Ils prennent prétexte du procès pour se livrer à leur propagande religieuse parmi les indigènes et les touristes.

Un de ces apôtres s'enquiert auprès des passants de leurs opinions religieuses. Quelles que soient ces dernières, il parvient toujours à leur en proposer de meilleures. Et il ne prétend pas lâcher ses victimes sans qu'elles eussent confessé leur foi, à genoux sur l'asphalte mol.

Tel autre s'intitule sans modestie « champion du monde de lecture de la Bible ». Il promet à quiconque d'entrer en communication directe avec Dieu, grâce à un traitement dont il a le secret. Cette communication directe n'obtient aucun succès, car elle a le tort de coûter 40 dollars.

Partout et à toute heure, c'est l'évangélisation *ad modum americanum*, par le boniment et le prospectus.

Et quand les prophètes ne bourrent pas le crâne des foules, ils se bourrent mutuellement les côtes.

Dimanche, 12 juillet.

Pas de repos, à Dayton, le dimanche.

A la veille des grandes joutes, l'épicier du coin et le droguiste d'en face ne peuvent se retenir de confier leur manière de voir, d'ailleurs identique, au coiffeur et au marchand de crème à la glace, qui pensent absolument comme eux.

Il est frappant de constater l'unanimité d'opinion du tout-Dayton intellectuel en face du grave problème. Si Darwin passait par ici, il en garderait un cuisant souvenir.

« Descendants des singes, nous, les Daytoniens? Vous ne nous avez donc jamais regardés de profil? »

Et il est de fait que leurs silhouettes rappellent davantage celles d'un âne ou d'un mouton, que celle d'un orang-outang.

Pourquoi les Daytoniens sont-ils si désespérément anti-évolutionnistes?

Je serais en mal de répondre à une question que les autochtones, interrogés, ont laissée eux-mêmes sans réponse. Ils n'ont que des notions fort vagues de l'évolution, mais sont adversaires par principe d'une théorie qu'un avocat de Chicago vient défendre dans le village avec une éloquence trop généreuse pour ne pas être suspecte.

Puisque je vous parle de l'avocat de Chicago, je vous dirai qu'il ne lui plaît pas du tout qu'on limite les débats au seul examen de l'infraction. Car ce serait la condamnation certaine de son client, perspective toujours désagréable pour un avocat.

Au-delà de la stupide question de fait, l'avocat de Chicago agite les grands principes, et veut soumettre à l'épreuve d'une discussion contradictoire et sérieuse le fondement même de la loi invoquée.

Ce n'est pas la défense d'un homme qu'il vient entreprendre, mais celle de la Liberté, avec L majuscule, comme toujours.

C'est un grand avocat, l'avocat de Chicago.

Evidemment, W.-J. Bryan n'entend pas le problème de cette oreille. Pour lui, le seul point qui importe est de rechercher si, oui ou non, l'instituteur a enfreint la loi. Quant à celle-ci, elle est intangible, car le « peuple de l'Etat de Tennessee a le droit de protéger la Bible telle qu'il la comprend, sans l'exposer à la critique et à l'interprétation des beaux parleurs du dehors. »

O Bryan!

Il est vrai qu'il fait si chaud...

Lundi, 13 juillet.

W.-J. Bryan arrive à l'audience sans veste, sans col et sans cravate; on lui sait gré de n'avoir pas arboré un caleçon de bain.

Le juge Raulston fait son entrée en veston de toile légère. Il reste très digne, comme un peintre d'enseignes doit l'être lorsqu'il préside de grands débats. Mais il paraît avachi. On le serait à moins.

Dayton, à cette saison, est vraiment l'endroit d'où le plaideur gagnant aimerait s'en aller en chemise, et le perdant, tout nu, — suivant le dicton.

Mais soyons sérieux, aussi sérieux que Clarence Darrow qui soulève une nuée d'exceptions d'irrecevabilité, et prétend que la loi invoquée est inconstitutionnelle, qu'elle est imprécise, et qu'au surplus, le libellé de la prévention est vague. Toutes les ficelles, quoi!

Discussion juridique. Le jury est invité à se retirer. On n'est pas plus poli...

Les hommes de Droit se chamaillent pendant deux heures, sans résultat évidemment. Le juge ordonne aux plaideurs de rédiger leur argumentation par écrit, et promet de l'examiner pour demain.

Suspension d'audience. (Il fait si chaud!)

Après trois heures d'entr'acte, Darrow commence l'offensive contre le jury rentré en séance, et lui annonce son intention de faire entendre douze « experts en évolution ».

Les jurés se sentent faiblir. Darrow éprouve un plaisir sadique à leur répéter « douze » — « experts en évolution ».

Les jurés voudraient être ailleurs...

Et lorsqu'ils sortent du prétoire, ils apprennent qu'une épidémie de typhus vient d'éclater dans le village.

Les convertisseurs, propagandistes et prophètes exultent : ils voient dans cet événement le doigt de Dieu, et une juste punition pour Dayton, « abri de foules incroyantes, d'athées et de savants païens ».

Puisse ces âmes charitables ne pas souhaiter un châtimement plus exemplaire encore, sous la forme d'un tremblement de terre.

Mardi, 14 juillet.

Grosse sensation, dès le début de l'audience.

Comme conclusion aux débats de la veille, le juge Raulston proclame que la loi violée est constitutionnelle.

Encaissez, Darrow. — Pavoisez, Bryan.

Mais Darrow se dresse.

Il proteste... contre la récitation de prières au début de chaque audience. Ces prières, appropriées aux circonstances, sont dites pour attirer les bénédictions divines sur le juge, les jurés, les journalistes, les témoins et les spectateurs. Darrow prétend que le texte en est tendancieux, et pourrait influencer le jury.

Le procureur se lève et riposte en menaçant du poing Darrow qui s'en fiche.

Le juge Raulston approuve le procureur et décide que l'on continuera à réciter les prières.

Darrow décide qu'il continuera à protester.

Suspension d'audience. (A cause de la chaleur.)

Darrow reparait.

Il se lance dans le grand genre, et qualifie la « Loi Singe » de produit bâtard de la bigoterie et de l'intolérance.

Cette plaidoirie fait une indescriptible impression sur l'auditoire indigène, peu habitué à un tel débordement d'épithètes, et épouvanté des paroles de ce « damné infidèle ». Il est plus que jamais suffoqué par l'audace et l'impiété du grand avocat, et s'étonne que Darrow n'ait pas encore été frappé du feu du ciel.

Et lorsque le soir, le village est plongé dans la plus parfaite

obscurité par suite d'une panne de courant, les natifs y voient une preuve nouvelle de la colère divine contre les impies.

Pour ma part, je n'y vois que l'ennui d'allumer une bougie réquisitionnée à grand'peine, et dont l'insuffisante lueur me force à terminer ici le compte-rendu de cette dernière journée.

Je me hâte de vous envoyer ces lignes en me promettant de vous envoyer la relation fidèle des débats qui continueront demain et se poursuivront jusqu'à ce que la chaleur ait desséché Darrow et Bryan, le peintre-juge et

Votre serviteur,
ADOLPHIN PINOCHE.

P. c. c. Ch. du Bus de Warnaffe.

L'idée de Dieu dans l'œuvre de Maurras⁽¹⁾

J'ai été en proie à des nuées de commentateurs hostiles, d'insulteurs délirants, les Fidaou, les Pierre, les Lugan, les Laberthonnière. Les passions démocratiques et le désordre incroyable de leur pensée ont pu leur enlever parfois jusqu'à la conscience du mensonge, de l'injure, de l'injustice.

CHARLES MAURRAS.

Depuis plusieurs mois je ruminais un cas de conscience sans parvenir à le résoudre. Aujourd'hui qu'une controverse confuse et passionnée s'est déchainée, dans la presse catholique, autour de l'œuvre de Maurras, il me semble que mon devoir m'oblige à parler.

Voici le cas de conscience. Un catholique, un prêtre, professeur d'Université, jouissant de l'estime de tous, exerçant sur la jeunesse et sur l'élite intellectuelle de son pays une influence considérable et méritée, a commis à l'égard de Maurras un faux matériel et moral, de nature à faire un tort énorme à la réputation de cet écrivain.

Personne, à ma connaissance n'a signalé ce fait.

Fallait-il se taire et laisser se perpétrer sans protestation une injustice flagrante? Fallait-il parler et risquer de porter atteinte à la réputation d'un prêtre catholique éminent, à un moment où nous n'avons pas trop de toutes nos forces, pour lutter contre les ennemis de notre foi? Je penchais vers l'abstention. Mais la question Maurras est ouverte et largement ouverte dans notre pays. Mieux vaut essayer de la traiter à fond. Après tant d'autres, j'apporte un document.

J'ai en vue l'abbé Albert Valensin, auteur d'un récent traité de droit naturel en deux volumes, professeur à la faculté de théologie de Lyon.

L'abbé Valensin est philosophe, théologien et juriste. Il compte parmi les plus brillants professeurs des semaines sociales de France. Faisant une revue critique des doctrines de droit public fondées sur la force, l'auteur déclare que ces doctrines viennent en partie d'une renaissance païenne. Et immédiatement il cite un texte de Maurras que je vais reproduire. M. Valensin ne dit pas explicitement que Maurras, professe une doctrine, qui met la force au dessus de tout. Sans doute il sait aussi bien que moi que ce serait une erreur. Maurras n'a jamais dit que

(1) Au cours de cet article, il m'arrivera d'employer, par souci de *brèveté* l'épithète de « maurrassien ». Il va sans dire qu'aucun catholique ne peut être complètement « maurrassien » pas plus qu'il ne peut être socialiste ou positiviste. Je n'arrive pas à comprendre comment on a pu suspecter des catholiques, de minimiser ou d'adultérer leur doctrine pour devenir plus « maurrassien ». Maurras a pris un soin, délicat jusqu'au scrupule, de bien marquer l'indépendance doctrinale des catholiques d'Action Française. Si on le souhaite, je produirai des textes. Or, nous ne sommes pas des catholiques d'Action Française, nous sommes des catholiques belges tout simplement, mais des catholiques belges fermement opposés aux idées individualistes et révolutionnaires.

la force doit gouverner, qu'il faut gouverner par la force. Maurras n'est ni un Bismarckien ni un hégélien ni un païen. Maurras et son école donnent pour fin à la politique « le salut public », entendu dans un sens qui se rapproche jusqu'à se confondre souvent avec le bien commun des catholiques.

Donc M. Valensin n'a pas dit, ce que d'autres que lui avaient affirmé, sans jamais le prouver. Mais il l'insinue. Car si ce n'est pas cette idée qu'il a voulu suggérer dans l'esprit du lecteur, pourquoi vient-il, au beau milieu d'une étude, d'ailleurs excellente, sur les doctrines de force, aligner une citation de Maurras qui n'a aucun rapport avec ces doctrines?

Cette fameuse citation, les antimaurrassiens passionnés, ceux notamment dont je cite les noms en épigraphe, la connaissent bien et je ne les convertirai pas. Mais ce n'est pas pour eux que j'écris. J'écris pour ceux qui s'imaginant que le salut de l'église est lié au sort de la démocratie politique à la française, en veulent à Maurras, du combat acharné qu'il livre tous les jours à cette démocratie. Et parce qu'ils considèrent Maurras comme un auteur dangereux pour la jeunesse, ils acceptent sans contrôle l'interprétation de l'œuvre maurrassienne, que des publicistes sans scrupules leur servent abondamment.

Citation de l'abbé Valensin.

En dépit du grand préjugé que l'autorité de Voltaire fait régner en France, c'est une question de savoir si l'idée de Dieu, d'un Dieu unique et présent à la conscience, est toujours une idée bienfaisante et politique. Les positivistes font observer avec raison que cette idée peut aussi tourner à l'anarchie. Trop souvent révolté contre les intérêts généraux de l'espèce et des sous groupements (patrie, caste, cité, famille) l'individu ne s'y soumet en beaucoup de cas, que par nécessité, horreur de la solitude, crainte du renversement, mais si, dans cette conscience naturellement anarchique, l'on fait germer le sentiment, qu'elle peut nouer directement des relations avec l'être absolu, infini et tout puissant, l'idée de ce maître absolu et lointain l'aura vite éloignée du respect qu'elle doit à ses maîtres visibles et prochains; elle aimera mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (1). Il ne devrait y avoir qu'un cri parmi les monarchistes (2) et les politiques sur les dangers de l'hypocrisie déïstique elle décompose et dissout tous les éléments de la communauté des hommes, non seulement l'Etat et ses modes divers, mais aussi la science, jusqu'à la pensée.

J'ai dit que ce texte constituait un faux matériel et moral. Je me place évidemment à un point de vue purement critique et objectif. Je n'incrimine pas des intentions que j'ignore. La haute valeur morale de l'abbé Valensin est suffisamment connue. L'année dernière c'est lui qui dirigeait à Paris la retraite annuelle des écrivains catholiques. Aussi, je serais heureux et, disons le mot, franchement soulagé si M. Valensin, pouvait nous fournir, de ses intentions une explication acceptable.

Un faux matériel. Le texte cité est incomplet. L'abbé Valensin en a fait sauter plusieurs phrases, les plus importantes du morceau, celles qui donnent à tout le passage son véritable sens. Et cela sans avertir le lecteur ne fut-ce que par quelques points qui indiqueraient l'omission d'une sentence, jugée sans importance en vue du but poursuivi.

Voici les phrases supprimées qui viennent s'intercaler immédiatement après : *elle aimera mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*

A tout propos, non une fois, comme le fit Antigone très légitimement, elle invoquera les lois éternelles et incrites pour se soustraire aux lois qui lui seront le plus directement relatives. ELLE FRONDERA SANS MESURE LES PRINCIPES DE LA CITÉ ET DE LA RAISON. Ce commerce mystique, inspire le scepticisme en spéculation, comme en pratique la révolte : il persuade que l'éternelle force divine dicte tout jugement insuffisamment motivé et inspire les appétits qui contredisent à la règle. TEL EST LE MULTIPLICATEUR IMMENSE QU'AJOUTE L'IDÉE DE DIEU AU CAPRICE INDIVIDUEL : ACCRU À L'INFINI, MULTIPLIÉ PAR L'INFINI, CHAQUE ÉGOÏSME SE JUSTIFIE SUR LE NOM DE DIEU ET CHACUN NOMME AUSSI DIVINE SON IDÉE FIXE OU SA SENSATION FAVORITE, LA JUSTICE OU L'AMOUR, LA MISÉRICORDE OU LA LIBERTÉ.

(1) C'est l'abbé Valensin qui souligne.

(2) Le texte de Maurras porte « moralistes ».

Il est évident pour tout homme raisonnable que l'idée de Dieu à laquelle Maurras fait allusion, précisée comme elle l'est dans les phrases omises, ne peut s'appliquer à l'idée catholique de la divinité.

Pour un catholique, Dieu c'est l'infinie perfection, exclusive non seulement de tout mal, mais de toute déficience. Jamais un catholique ne pourra, en droite conscience, abriter n'importe quelle turpitude, ni même n'importe quelle faiblesse derrière cet auguste vocable. Il pourra feindre d'aimer Dieu et de le servir, tout en lâchant secrètement la bride à ses passions. Ce sera un Tartufe, un hypocrite, mais jamais il n'essayera de proclamer divin le délire de sa passion. Au moment où il tenterait de le faire, il se retirerait de l'obédience catholique.

L'idée catholique de Dieu n'est en effet ni vague, ni flexible à volonté au gré des humeurs individuelles. Elle est précisée par la théologie, le culte, la morale, l'Évangile, l'enseignement des Papes et de la hiérarchie ecclésiastique. Pour être sagement comprise, saintement vénérée, elle n'exige pas les hautes spéculations du théologien. Aux âmes simples mais droites, le catéchisme suffit, complété par la confession.

Maurras, qui a écrit depuis, de si belles pages sur la valeur morale et sociale du petit catéchisme ne pouvait avoir en vue l'idée catholique de Dieu. D'ailleurs, la note d'où le passage en question est extrait se rapporte explicitement, par un rappel précis (1), à une courte étude de l'auteur sur Chateaubriand.

Maurras y accuse Chateaubriand d'avoir négligé la forte substance doctrinale du catholicisme traditionnel. Il qualifie sévèrement, mais, à mon avis, justement son apologétique. *Examinée de de près, écrit-il, elle diffère seulement par le lustre du pittoresque et les appels aux sens du déisme sentimental propagé par les ALLEMANDS ET LES SUISSES DU SALON NECKER.*

On a nommé Chateaubriand « un épicurien catholique », mais il n'est point cela du tout. Je le dirais volontiers UN PROTESTANT HONTEUX VÊTU DE LA POURPRE DE ROME. Il a contribué, presque autant que Lamennais, son compatriote, à notre anarchie religieuse.

Si, enfin, le Génie du christianisme lui donne l'altitude d'un farouche adversaire de la Révolution, de fait, IL EN A ÉTÉ LE GRAND OBLIGÉ.

Il n'y avait donc pas d'erreur possible. Ce que Maurras condamne c'est le déisme protestant et plus spécialement le déisme allemand et suisse, qui s'identifie dans sa pensée avec le déisme du vicaire savoyard, de Rousseau et de tout le romantisme.

Tous ceux qui sont familiers avec l'œuvre maurrassienne savent de quelle haine tenace et, à mon sens, clairvoyante, il a poursuivi le romantisme.

Romantisme et révolution sont pour lui deux tiges issues d'une même racine et la racine commune c'est le protestantisme.

Pour lui, Réforme, Révolution, Romantisme ne sont que trois aspects d'une même erreur fondamentale : l'Individualisme.

A rétablir, écrit-il, à rapprocher (2) les noms de choses, on en comprend mieux les rapports : l'individualisme religieux s'appelle la réforme ou le libre examen; l'individualisme politique s'appelle la Révolution; l'individualisme dans l'art, c'est le romantisme.

De cet individualisme, Maurras a donné bien des fois des définitions ou des descriptions d'une rare profondeur. Je n'en citerai qu'une, celle qui cadre le mieux avec le sujet de cet article.

L'individualisme c'est d'abord la révolte méthodique de l'individu contre toute règle, toute loi extérieure.

A cette révolte méthodique contre les règles correspond l'exaltation du dieu intérieur. Toute prohibition, toute entrave ou limite étant traitée en adversaire si elle ne sort pas du seul fond de la conscience qui la reçoit et si l'examen établit qu'elle émane du « dehors » (religion ou société, famille ou Etat. AU CONTRAIRE, L'INQUIÉTUDE, LES MURMURES, L'ÉLAN DU CŒUR OU LE FRISSON DES NERFS, QUELQUE TROUBLE OU PERTURBATRICE qu'en puisse être la cause, bénéficieront d'une prévention favorable; de plain-pied, cela aura droit à la sympathie, au respect comme les vraies voix de la conscience, celles qui disent : Fais, ne fais pas, celles dont le règne obéit mérité d'éveiller autant d'enthousiasme et plus d'admiration que la vue du ciel étoilé.

(1) Cette note est intitulée : *Les Déistes*. Elle figure aux pp. 273, 4, 5 et 6. de *Romantisme et Révolution*. — Paris, Nouvelle Librairie nationale.

(2) *Démocratie religieuse*, p. 238.

C'est dans une autre de ses œuvres, il est vrai, que Maurras a donné cette définition de l'individualisme romantique dérivé de Rousseau. Mais il aurait suffi à l'abbé Valensin de pousser sa lecture quelques lignes plus avant pour y lire ceci : *Ne fut-on ni moraliste, ni politique, il faudrait avoir encore une grande horreur du déisme pour si peu que l'on ait de goût. Ce déisme enlève, en effet, aux passions leur air de nature, la simple et belle naïveté. ELLE LES POURRIT D'UNE RIDICULE MÉTAPHYSIQUE : ENTENDEZ JULIE, LELIA, EMMA, ÉLVIRE ET TOUT LE CHŒUR DES AMOUREUSES ROMANTIQUES, PROTESTER AU BRAS DE L'AMANT QU'ELLES NE L'ONT REÇU QU'EN VERTU D'UNE INJONCTION DE L'ÊTRE SUPRÊME.*

Et dans la même brochure (1), dans une étude sur Michelet, Maurras s'appuyant toujours sur la même idée du Dieu protestant et romantique écrit : *Son procédé le plus familier consiste à élever JUSQU'À LA DIGNITÉ DE DIEU chaque rudiment d'idée générale qui passe à sa portée.....*

Ces divinités temporaires se succèdent au gré de sa mobilité : c'est tour à tour la Vie, l'Homme, l'Amour, le Droit, la Justice, le Peuple, la Révolution.....

Je le demande à tout homme de bonne foi, était-il permis à l'abbé Valensin de supprimer les phrases qui, seules, expliquaient la véritable pensée de Maurras ? Était-il même possible de se tromper sur cette pensée ?

Je la tiens pour ma part pour une des plus fécondes de la sociologie maurrassienne.

Maurras y dénonce la plus formidable hérésie des temps modernes. C'est celle qui consiste à emprunter les idées catholiques de Dieu, de salut, d'amour, de sainteté, de bonheur, pour les transposer sur le plan des intérêts temporels et des passions humaines.

C'est elle qui est à la base de toutes ces formes de mystiques naturistes, dont le baron Seillères a fait l'étude, un peu lente peut-être, souvent trop systématique, mais qui jette de bien vives lumières sur l'histoire des idées modernes.

Les mystiques révolutionnaire, républicaine, maçonnique, socialiste, communiste, humanitaire, ne sont que de grossières, mais bien dangereuses transformations naturalistes de la mystique catholique.

Cette idée est vraiment une idée-mère de la sociologie maurrassienne. La révolution individualiste, sous son triple aspect, il la considère comme une corruption de l'idée de Dieu, comme une *anarchie divinisée*. Commentant le *Syllabus*, pour lequel il professe une admiration sans borne, Maurras s'exalte devant la première erreur condamnée par ce mémorable document. Il vaut la peine, pour l'intelligence du système, de reproduire ici le premier article du *Syllabus* et le commentaire que le directeur de l'*Action française* en donne :

I. Il n'existe aucun être divin, suprême, parfait dans sa sagesse et sa providence, qui soit distinct de l'universalité des choses; Dieu est identique à la nature des choses et par conséquent assujéti aux changements; Dieu par cela même se fait dans l'homme et dans le monde; tous les êtres sont Dieu et ont la propre substance de Dieu. Dieu est ainsi une seule et même chose avec le monde, et conséquemment l'esprit avec la matière, la nécessité avec la liberté, le vrai avec le faux, le bien avec le mal et le juste avec l'injuste.

COMMENTAIRE. — *On ne voit pas assez le lien du panthéisme et de la social-démocratie... Un Dieu immanent sacre la force des choses et divinise l'évolution des sociétés. Il sacre et divinise de la même manière tels arrêts fantaisistes des consciences isolées. Et il enseigne aussi à ne rien distinguer afin de tout confondre. Beaucoup de semi-protestants de nos adversaires ne seraient pas socialistes, démocrates ni dreyfusiens sans la vertu de ces conceptions panthéistiques fondamentales.*

C'est la même conception qui, appliquée à la personne divine de Notre-Seigneur, en fait le premier sans-culotte, le premier républicain, le premier démocrate et le premier socialiste.

C'est elle encore qui fait découvrir dans les principes de 1789, issus de la mystique maçonnique et humanitaire, une application nouvelle de l'Évangile.

(1) *Trois idées politiques*.

C'est à elle, enfin, que le Pape Pie X faisait allusion dans sa lettre sur le *Sillon* dans des termes d'une juste sévérité. (1)

À l'époque où Maurras écrivait cette fameuse note sur les Déistes, il était peut-être malaisé de comprendre parfaitement une pensée qui s'exprimait en des formules trop serrées et trop denses. D'ailleurs, beaucoup de catholiques, dont Sanguier est le type le plus représentatif, étaient très portés à donner aux idées révolutionnaires une interprétation évangélique.

Mais depuis lors, dans ses articles, dans ses études, dans ses revues de presse, Maurras a fait des milliers d'applications de la même pensée fondamentale. On peut la discuter évidemment, mais il n'y a pas moyen de se tromper sur sa signification.

Elle est devenue une sorte de lieu commun dans le monde intellectuel. Dernièrement, Jacques Maritain donnait du romantisme une définition qui est purement maurassienne :

En tant qu'il signifie une religieuse éviction de la raison et de ses œuvres, le débridement sacré de la sensibilité, le saint étallement du moi et l'adoration de la primitivité naturelle, le panthéisme comme théologie et l'excitation comme règle de vie, il faut avouer que Rousseau, par son naturalisme mystique, est au principe immédiat d'un tel mal de l'esprit.

Je ne sais si Maritain aurait pu écrire cela avant les études de Maurras, mais ce que je sais c'est que cette interprétation est absolument maurassienne, que Maritain est le maître aimé et vénéré des jeunes catholiques maurassiens, et qu'il est la bête noire des antimaurassiens.

La place me manque malheureusement pour reproduire ici les pages pénétrantes où le jeune, et déjà éminent philosophe montre le danger de ce qu'il appelle la naturalisation de l'Évangile (2). Ce que je veux dire pour conclure, c'est que l'abbé Valensin ne pouvait pas se tromper sur la portée exacte des formules de Maurras sur l'idée de Dieu. Et c'est cela que j'appelle un faux moral. Ce faux consiste à faire dire à un auteur le contraire de sa pensée.

* * *

À cette accusation qui est évidemment fort grave, un lecteur bienveillant sera tenté de répondre : De grâce ne montez pas ainsi sur vos grands chevaux ! Avouez que cette idée de Maurras est assez subtile : vous pouvez vous y retrouver parce que vous avez lu, relu les œuvres de Maurras, la plume à la main et dans l'intention d'y voir clair. Mais l'abbé Valensin avait sans doute d'autres tâches plus urgentes et plus importantes à remplir. Il a rencontré un texte qui lui paraissait terriblement clair et il l'a incorporé à son raisonnement. Il y a bien, il est vrai, les phrases supprimées et le faux matériel subsiste. Mais le faux moral, je le nie. L'abbé Valensin n'a pas compris la pensée de Maurras voilà tout. Non pas par manque d'intelligence assurément, mais par défaut d'intérêt et d'application.

Malheureusement, cette excuse ne tient pas. À la suite du fameux texte en litige, Maurras prend soin d'exclure de sa réprobation l'idée catholique de Dieu. Le passage que je vais citer ne peut évidemment satisfaire complètement un catholique et il ne faut jamais perdre de vue que Maurras n'en est pas un ! L'essentiel n'est pas là. Il est exactement dans ceci. Maurras dit explicitement : L'idée de Dieu malfaisante c'est l'idée protestante romantique révolutionnaire. L'idée catholique de Dieu est bienfaisante. Cela, l'abbé Valensin pouvait et devait le voir.

Le mérite et l'honneur du catholicisme, écrit Maurras, furent d'organiser l'idée de Dieu et de lui ôter ce venin (révolutionnaire-romantique). Sur le chemin qui mène à Dieu, le catholique trouve des légions d'intermédiaires : il en est de terrestres et de surnaturels, mais la chaîne des uns aux autres est continue. Le ciel et la terre en sont tout peuplés comme ils l'étaient jadis de dieux. (J. de Maistre, Du pape, dernières pages.)

(1) Chose triste à constater, la lettre de Pie X sur le *Sillon* est épuisée et il est impossible de s'en procurer un exemplaire. Cependant, abstraction faite de la personnalité de Marc Sanguier, qui s'est soumis, avec un filial respect, la lettre conserve, au point de vue doctrinal, une importance capitale. On devrait la faire lire aux jeunes catholiques pour orienter vers une voie sûre, leur pensée sociale et politique.

(2) Tout catholique instruit, soucieux de bien penser, devrait lire, relire, méditer le récent ouvrage de JACQUES MARITAIN, intitulé : *Trois Réformateurs*.

Cette religion rend ainsi premièrement à notre univers, en dépit du monotheïsme qui le fonde, son caractère naturel de multiplicité, d'harmonie et de composition (1). En outre, si Dieu parle au secret d'un cœur catholique, ces paroles sont contrôlées et comme poinçonnées par des docteurs qui sont dominés à leur tour par une autorité supérieure, la seule qui soit sans appel, conservatrice infaillible de la doctrine.

ADMIRABLE SYSTÈME DANS LEQUEL CHACUN PEUT COMMUNIQUER PERSONNELLEMENT AVEC DIEU, À LA CONDITION DE S'ÉLEVER PAR CE NOM À DES PENSÉES PLUS GÉNÉRALES, À DE PLUS GÉNÉREUX SENTIMENTS, MAIS QUI NE PERMET POINT QU'ON ATTRIBUE À L'INFINI SES PROPRES BASSESSES, NI QU'ON EN AUTORISE SES REBELLIONS.

EN CONCLUSION, LE CATHOLICISME PROPOSE LA SEULE IDÉE DE DIEU TOLÉRABLE AUJOURD'HUI DANS UN ÉTAT BIEN POLICÉ.

En résumé, le texte cité par l'abbé Valensin n'avait pas le moindre rapport avec les doctrines de force que l'auteur venait de critiquer. De plus, la suppression de plusieurs phrases essentielles donnait à ce texte une signification exactement opposée à la pensée de l'auteur. Enfin, l'omission de tout le passage décisif sur l'idée catholique de Dieu est de nature à donner au lecteur peu averti une impression absolument fautive de l'attitude de Maurras vis-à-vis de la Religion catholique.

Tout cela réuni constitue un faux à la fois matériel et moral. Comment un homme de la situation, de la valeur intellectuelle et morale de l'abbé Valensin a-t-il pu se rendre coupable d'une pareille incorrection ? La passion politique, explique bien des choses sans les excuser. Il y a, il est vrai, une autre explication possible. Il se peut que l'abbé Valensin ne se soit pas reporté à l'œuvre même de Maurras. Peut-être a-t-il pris sa documentation dans l'un ou l'autre de ces pamphlets antimaurassiens qu'on voit éclore aujourd'hui dans tous les pays et qui se distinguent par une rare mauvaise foi et une indigne perfidie. Dans ce cas, il est évident que tout ce qui précède ne s'adresserait pas tant à l'abbé Valensin qu'à ses informateurs.

Il est temps, plus que temps que tous les honnêtes gens s'unissent pour vider cette irritante querelle Maurras, en toute bonne foi. Maurras n'est, après tout, qu'un prétexte. Pour aucun catholique, Maurras n'est un maître complet. Maurras a dit lui-même parlant des maîtres de l'action française : « Il ne faudrait pas se tromper non plus sur l'honneur impliqué dans ce nom de « maître » utilisé par nous, puisqu'il faut bien user des mots et donner aux choses et aux personnes une désignation courante : le terme n'eût jamais aucun sens d'adhésion générale à l'ensemble des formulaires d'aucun auteur. »

Cette sage restriction de la signification du mot « maître » s'impose impérieusement, pour un maître qui n'est pas catholique.

Maurras, disais-je, n'est qu'un prétexte. À travers Maurras, c'est une bataille doctrinale qui se livre entre catholiques de droite et catholiques de gauche. L'innocent lecteur qui n'est pas averti reste déconcentré et ahuri de la violence des polémiques. L'anarchie intellectuelle qui le guette n'en sera que plus dangereuse et plus profonde. Pendant ce temps, nous laissons se développer autour de nous l'immonde végétation des doctrines radicales, humanitaires, socialistes et communistes.

Pourtant, en droit comme en fait, entre catholiques de droite et catholiques de gauche, les divergences ne sont pas irréductibles. Le cas Maurras serait peut-être un bon moyen de les élucider et de les réduire. Il faudrait simplement apporter à leur discussion une documentation loyale, une candide bonne foi et un grand amour de la vérité (1).

Fernand DESCHAMPS.
Professeur d'économie sociale.

(1) Je sais que des catholiques ont interprété ce passage d'une façon très défavorable. Je crois cependant que cette conception de l'univers multiple et organisé, malgré le monotheïsme qui le fonde, est pleinement conforme à la théologie thomiste. Je pourrais, si j'en avais la place, apporter en témoignage de bien beaux textes empruntés à des théologiens scolastiques. Un monde composé d'une multitude d'êtres qui s'échelonnent en un ordre hiérarchique depuis l'atome jusqu'aux chœurs angéliques, donnent une belle quoique toujours imparfaite idée de l'infinie perfection de Dieu.

(2) À ceux de nos lecteurs que cette pénible et fastidieuse discussion aurait troublé ou désorienté, je conseille instamment de laisser là toutes les excès de l'œuvre maurassienne. Qu'ils aillent eux-mêmes directement à l'original. Deux ouvrages suffisent pour se rendre compte de la pensée de l'auteur : *La Démocratie religieuse et l'Enquête sur la monarchie*, 2 vol. — Paris, Nouvelle Librairie nationale.

P. S. — La grève des typographes a retardé la publication de cet article. Depuis qu'il a été écrit, j'ai retrouvé un texte de Maurras qui confirme la thèse que je défends.

Le croyant qui n'est pas catholique dissimule dans les replis inaccessibles du for intérieur un monde obscur et vague de pensées ou de volontés que la moindre ébullition, morale ou immorale, peut lui présenter aisément, comme la voix, l'inspiration et l'opération de Dieu même. Aucun contrôle extérieur de ce qui est ainsi cru le bien et le mal absolus. Point de juge, point de conseil au jugement et au conseil de ce divin arbitre intérieur. Les plus maléfiques erreurs peuvent être affectées et multipliées de ce fait par l'insini. Effrénée comme une passion et consacrée comme une idole, cette conscience privée peut se déclarer, s'il lui plaît, pour peu que l'illusion s'en mêle, maîtresse d'elle-même et la loi plénière de tout. Ce métaphysique instrument de révolte, n'est pas un élément sociable, on en conviendra, mais un caprice et un mystère toujours menaçant pour autrui.

Ce texte est de 1906, la note sur les déistes était de 1898. Depuis lors, Maurras n'a jamais varié sur la distinction à faire entre la pensée religieuse, protestante, libérale, révolutionnaire, romantique et la pensée religieuse catholique. Evidemment n'étant pas catholique lui-même, l'essence profonde du catholicisme, notamment son caractère surnaturel et surtout le « Mystère de Jésus » lui échappent presque complètement.

« Lève-toi, prends ton lit, et marche! »

LOURDES 1925

I. — L'Esprit qui donne la vie.

Je suis allé à Lourdes pour savoir si les maladies de l'âme sont guéries comme les maladies du corps, si les maladies des peuples peuvent être guéries comme les maladies des individus, et pour sentir le souffle de l'Esprit. Pour être tout près du miracle.

Car il n'y a que la foi qui sauve et qui compte. C'est ce que M. Yves Guyot n'a pas encore compris, lui qui s'étonne que nos réflexions sur l'économie soient placées entre des méditations sur des paroles évangéliques. M. Yves Guyot croit que les chemins de fer existent à cause de Denis Papin, et que toutes nos constructions économiques existent grâce à notre connaissance des lois économiques et de toutes les techniques possibles. Il ignore que *tout, tout, tout* ce qui est œuvre de l'homme sur cette terre est l'œuvre de la foi, de l'esprit qui vivifie. L'œuvre du mécréant elle-même est l'œuvre de la foi; elle vient d'une habitude, née de la foi, chez le père ou la mère du mécréant. Avec deux ou trois générations de mécréants, l'habitude est détruite et l'homme est bon pour le suicide. Ce n'est pas moi qui le dis; c'est Le Dantec, qui était mécréant. Vivre est un acte de foi.

Et pour nos œuvres, elles ne prennent de sens qu'à la lumière de la foi. Que voulez-vous que fassent les lois de la science économique, si Dieu n'est point? Je ne les connaîtrais que pour savoir comment ne pas travailler, pour savoir comment je puis gagner mon pain à la sueur du front d'autrui. Si rien n'est vrai, tout est permis. Le fort pillera le faible. Il n'y aura pas création économique, mais bataille, d'un bout du monde à l'autre bout.

Entendez bien que je ne tire pas argument de ces constatations pour vous dire que la foi est utile. Je veux savoir si elle est vraie, si elle vient de la vérité et vit selon la vérité. Car c'est ainsi qu'elle donne la vie. Et c'est ce que des milliers et des milliers de pèlerins vont apprendre à Lourdes.

Je l'avoue : mon esprit était rebelle. Non au fait du miracle, mais à la signification du miracle. Avons-nous besoin du miracle pour connaître et louer Dieu? Je suis un fils du siècle : j'aime la foi qui doit sa force aux moyens les plus dépouillés de la connaissance humaine. Il faut bien dire que c'est une des formes de l'orgueil;

nous voulons des lumières qui ne sont point visibles pour l'homme qui n'a pas été nourri en Sorbonne. Et ces miracles de Lourdes, qui sont aussi intelligibles et aussi inintelligibles pour l'illettré que pour le savant, nous sommes tentés de nous en éloigner. Orgueil, vous dis-je : si nous voulons nous éloigner du miracle, c'est que nous pressentons que, aussi éclairés que nous puissions être, devant un miracle, nous serons exactement comme un petit enfant.

Or, c'est précisément ce qu'il vous faut chercher : que votre foi, aussi savante qu'elle puisse être, vous place devant Dieu comme un petit enfant. C'est alors qu'elle sera grande et forte; c'est alors qu'elle vous donnera vraiment le sens de la vie et le sens de vos œuvres. Allez devant le miracle pour prendre en même temps conscience de votre petitesse et de votre grandeur. Et vous connaîtrez l'esprit qui donne la vie, qui guérit toutes les maladies, de l'âme et du corps, et les maladies des peuples comme celles des individus.

II. — Devant le miracle.

Je remercie Bernard de Vesins de m'avoir appelé à Lourdes. Car l'enseignement de Lourdes passe tout ce que j'aurais pu imaginer. Vous savez que, tout lyrique, tout mystique, tout enthousiaste que je sois, au dire de certains de nos critiques, je suis, selon d'autres, un homme dressé par le rationalisme et qui est toujours cabré devant ce qui est hors du domaine rationnel. Cela est vrai.

On n'a pas vécu impunément pendant un quart de siècle hors de la foi, au cœur de ce monde qui se croit rationaliste (et qui est, en vérité, plein de préjugés humains, trop humains). Quiconque a mis des années pour s'approcher de la vérité, avant de la reconnaître soudainement, est l'esclave d'une habitude d'esprit qui le dresse contre tout ce qu'il croit devoir surprendre sa raison.

Alors, vous avez beau savoir qu'il y a eu à Lourdes d'innombrables miracles constatés, enregistrés par tous les docteurs de l'Ancien et du Nouveau Monde, vous avez beau désirer le miracle, votre imagination accoutumée à ce prodigieux miracle qu'est l'existence du monde et votre propre existence, — mais accoutumée à voir ce miracle durer selon ce que les gens de Sorbonne appellent les lois de la nature — votre imagination repousse tout événement qui ne s'accomplira pas selon les données exactes de ces hautes lois de la nature, sur la connaissance desquelles a été fondée la circulation des trains qui vous amènent à Lourdes.

Mais au milieu même de ces trains, au milieu de cet appareil scientifique et mécanique, lorsque vous arrivez, vous apprenez par un souffle de l'air, qu'il y a dans la ville autre chose. Vous vous défendez; vous maîtrisez vos nerfs. Vous louchez bien vers le miracle, mais vous vous raidissez. Vous vous sentez appelé par la Grotte : vous vous en écarterez; vous cherchez à retrouver les spectacles familiers. Vous allez voir vos amis brancardiers : c'est là que vous trouvez Bernard de Vesins, qui a commencé sa carrière ici, lorsqu'il était tout petit enfant, et qui vous embauche aujourd'hui les pères de famille dans son équipe, même ceux qui, l'an dernier, vivaient selon la religion dite réformée et haussaient les épaules lorsqu'on parlait de Lourdes devant eux.

Vous rencontrez ici des équipes entières d'hommes qui pensent selon les doctrines de l'Action française? Vous vous sentez à l'aise : ce n'est pas l'atmosphère du miracle; c'est la vie de la pure raison. Mais pourquoi ces hommes s'embauchent-ils pour ces tâches épuisantes, au milieu d'affreuses maladies, qui font que Lourdes n'est qu'un immense hôpital?

Des Parisiens vous diront que les brancardiers se donnent en spectacle. Ce n'est pas sérieux. Vous vous donnerez bien en spectacle avec deux cents livres pesant sur vos épaules, et disant des prières pour le compte du malade; vous vous donnerez bien en spectacle pendant une heure ou deux, ou, pour mettre les choses au mieux, pendant vingt-quatre heures. Vous ne ferez pas ce métier, pour les yeux des spectateurs, pendant des jours, des semaines, des années. Sachez donc qu'il y a autre chose.

Je vous dis que, dès votre arrivée à Lourdes, vous savez qu'il y a autre chose. Lorsque vous voyez des infirmières (qui pourraient en toute paix et sécurité jouer à la paume) consoler et embrasser de pauvres petits poitrinaires qui crachent leurs derniers morceaux de poumons, vous êtes tout à fait certains qu'il y a autre chose. Le dévouement, vous l'avez déjà vu. Mais, ailleurs, le dévouement prend des précautions, en utilisant les produits chimiques que la science a utilement inventés pour mettre le dévouement à l'abri de la contagion. Ici, le dévouement ignore les précautions le dévouement est au-dessus de tous les microbes et de toutes les

gangrènes. C'est tellement contraire à tout ce que vous enseignez la science et l'hygiène que vous croyez difficilement vos yeux. Mais c'est ainsi.

Alors, vous commencez d'écouter les histoires que l'on vous raconte. L'histoire de celui-ci qui ne croyait ni à Dieu ni à diable, qui s'est fait brancardier il y a vingt ans, qui, au bout de deux jours, en ayant plein les épaules, voulait démissionner, resta, retenu il ne savait par quoi, vit un de ses malades, paralytique, se lever, prendre son lit et marcher, et s'en fut le soir se confesser, et vient depuis ces vingt ans remplir sa fonction de brancardier. Et l'histoire de cet autre qui fut désarticulé complètement dans un accident de chemin de fer, dont les os s'en allaient dans tous les sens, qui était abandonné de tous, qui fut guéri totalement, d'un seul coup, et qui vient ici porter ses frères depuis vingt ans.

Là-dessus, vous déclarez que tout cela est bien intéressant, mais que ce n'est pas tout de même suffisant pour remuer le monde entier, et que, au surplus, ces redressements mécaniques ne sont pas plus extraordinaires que ces redressements de mécaniques qui, ayant cessé de fonctionner sans raison, sont remises en marche par un choc qui remet en position telle pièce, qui coïncit l'ensemble, et qui demeurerait cachée à la vue, inaccessible à la main de l'ouvrier.

Naturellement, vous savez très bien que votre observation est complètement stupide, et que vous êtes devant le miracle. Vous savez bien que tout à l'heure vous serez sans voix parce que vous apprendrez que tel miraculé a vu se fermer sous ses yeux la plaie purulente qui le meurtrissait depuis des années. Cela c'est l'événement qui ne se produit pas selon ce que les docteurs rationalistes de l'Ancien et du Nouveau Monde appellent les lois de la nature.

Alors, si vous avez eu un peu de bon sens, si vous n'êtes pas un être absolument déformé par la religion laïque, si vous n'êtes pas non plus un homme fier d'une foi savante, vous vous taisez, vous devenez, devant Dieu, avec toutes vos lumières, comme un petit enfant, et vous allez à la Grotte, vous agenouillez comme Bernadette, qui savait fort peu de choses, hormis que Dieu est Dieu et que la Vierge est l'Immaculée Conception.

III. — L'homme touché par le Divin.

A Lourdes, dans la ville, près de la grotte, partout, vous sentez que vous êtes tout près du divin. Ne dites pas que vous subissez la poésie du paysage, ou la grandeur des pierres. La montagne, vous ne la voyez pas; et pour la grandeur des pierres, n'en parlons pas, car c'est exactement le contraire qui se manifeste à Lourdes.

Je ne connais pas de ville plus laide que Lourdes. Tout ce que l'art bourgeois a pu inventer dans l'ordre de la plate laideur est là. Les édifices religieux sont absurdes; sous le ciel, devant ces montagnes qui appellent cintres, colonnes, portiques, et la pierre chaude blanche ou ocre et le bois peint, on a entassé le faux gothique en pierre grise, à l'usage des îles de l'océan Antarctique, avec des matériaux somptueux, riches, qui sont du dernier bourgeois.

Et la ville est encore plus laide : cette accumulation d'hôtels, de bazars religieux où l'on vend des « vierges lumineuses et perfectionnées », le tout peinturluré en couleurs pieuses prises à la palette de la rue Saint-Sulpice, c'est encore plus laid que les magasins de la Samaritaine à Paris. Ce spectacle n'est pas fait pour vous introduire au divin : il transformerait les hommes les plus pacifiques en incendiaires.

Or, cette laideur est totalement annulée par la vie spirituelle. Vous savez qu'elle existe, mais, littéralement, vous ne vous en occupez que comme d'une chose qui est d'un monde auquel vous n'appartenez plus. Il y a deux villes à Lourdes : la ville du siècle, laide, affreuse, qui est le bien des mercantis, et la cité spirituelle qui est celle de Bernadette. Dans cette cité spirituelle, on vit d'une tout autre manière que dans les chefs-lieux de canton voisins.

J'ai entendu un prédicateur citer une lettre d'un de ses paroissiens qui, après un pèlerinage à Lourdes, écrivait : « Lourdes, c'est le ciel sur la terre. » Je vous accorde que c'est un peu une expression de demoiselle de sacristie. Mais ce mot, qui est si pauvre, c'est tout de même le seul qui ait défini pour moi l'esprit qui règne à Lourdes.

☞ L'homme est l'homme, qu'il soit du Christ ou de Mahomet, et vous savez combien l'homme, sa compagne et sa marmaille de-

viennent facilement exaspérants et exaspérés lorsqu'ils sont en foule, et que les mille petites difficultés de la vie s'imposent des uns aux autres. A Lourdes, c'est exactement le contraire qui se produit : jamais, en aucun lieu du monde, je n'ai connu ce prodigieux apaisement qui vous saisit dès l'arrivée. Pour les malades et pour les biens portants, c'est la paix.

La paix. Vous en êtes, au premier coup, tout étourdi comme lorsque vous passez du bruit au silence des champs. Pendant ces pèlerinages, les aigreurs, les humeurs, les passions humaines sont réduites à leur plus simple expression. La paix et la bonne humeur chez vous, chez les malades, chez les pèlerins, chez les brancardiers et les infirmiers; puis une joie paisible et profonde. Vous quittez Lourdes avec le regret d'une paix qui est beaucoup plus qu'humaine. C'est ce que disait le paroissien dont je vous ai dit le mot.

Mais ce qui passe tout, c'est quelque chose que j'aurai probablement de la peine à vous expliquer : vous avez à Lourdes, devant le miracle, l'intelligence de faits que vous ne comprenez pas ou que vous comprenez mal à Paris, ou à Toulouse. Nous autres, gens du siècle savant, nous avons tout à coup l'idée de notre prodigieuse, de notre monumentale, de notre universelle ignorance. Nous comprenons que, si nous avons fait de grands progrès dans la connaissance des moteurs d'automobiles et des appareils de T. S. F., nous avons reculé effroyablement dans la connaissance des forces qui parcourent l'univers et qui meuvent toutes choses.

Devant le miracle qui est sous nos yeux, devant le mystère vivant qui nous oblige à voir, à toucher le fait qui nous apprend qu'il y a autre chose que notre courte science, devant ce miracle qui est presque effrayant, le mystère devient pour nous autre chose qu'un mot sans grande signification. Nous comprenons soudain que notre intelligence du mystère divin a été fermée par l'écran que nous avons placé au XIX^e siècle, entre l'univers et nous, l'écran où apparaissent les images de toutes nos inventions, lesquelles nous inclinent à penser que tous les mouvements du monde sont déclanchés, réglés comme ceux de nos appareils, de nos machines à vapeur et de nos instruments électriques.

Parce que nous savons jouer, à l'aide de nos machines, du vent, de l'eau, de la vapeur, de l'électricité, parce que ces jeux nous donnent l'illusion, la folle illusion que nous captions des forces, notre anthropomorphisme a été terriblement renforcé. Sans nous en rendre compte, nous projetons notre propre image sur le plan universel et nous imaginons les ouvriers célestes faisant les mêmes gestes que nous, et le jeu des forces universelles selon les combinaisons de vannes, de turbines, de leviers, de volants et de manettes, qui nous donnent la force, la chaleur et la lumière. Notre science nous a donné une véritable infirmité.

A Lourdes, devant le miracle, nous comprenons tout à coup notre infirmité; le sens du mystère nous est rendu. Nous sortons du monde des illusions que nous avons créé nous-mêmes. Nous rentrons en communication avec l'Éternel. Notre raison s'incline devant le Verbe souverain. Et notre cœur s'ouvre devant le mystère de l'amour divin. Alors, il y a un tel élan de foi que le malade se lève, prend son lit et marche.

Ce lieu saint est le nôtre. Les pèlerins de toutes les nations y viennent chercher la guérison et la paix. Mais il est sur notre sol. Un Français pense à ce don fait à sa nation. D'innombrables prières sont dites, en ce lieu, pour les vivants, malades et bien portants, et pour les morts. D'innombrables prières sont dites pour la France, qui est aujourd'hui comme une paralytique. Lourdes est un des lieux où la France reprend vie; peut-être est-ce le lieu d'où, passant à travers des milliers d'âmes soulevées par la foi, partira l'ordre qui redressera le corps de la nation en lui disant : « Lève-toi, prends ton lit et marche! »

GEORGES VALOIS.

CATHOLIQUES BELGES

propagez

La revue catholique des idées et des faits

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La Semaine pour l'Union des Eglises

(21-25 septembre.)

L'idée de tenir une semaine pour l'Union des Eglises, lancée par dom Lambert Beauduin, a pu faire craindre à beaucoup que sa hardiesse la vouait à un échec certain. L'événement a prouvé qu'elle correspondait à une aspiration latente des esprits puissants qui réussit à dépasser les espérances contraires des plus optimistes. Il est de ces idées qui flottent pour ainsi dire dans l'atmosphère intellectuelle et n'attendent pour se cristalliser que le geste opportun de quelque habile initiateur. A l'appel de dom Lambert Beauduin, qui est consacré par ses supérieurs à l'apostolat oriental, répondit tout de suite le plus sympathique écho. L'affluence des adhérents fut telle que la plus vaste salle du spacieux local du cercle « Union et Travail » de la rue Brialmont fut presque insuffisante à la contenir et la semaine s'est déroulée, malgré la sévérité de son programme, avec un intérêt de jour en jour grandissant, avec un élan général d'ardent enthousiasme. Elle doit se couronner, ce vendredi, par une manifestation trop tardive pour que nous en puissions parler ici, sur laquelle S. Em. le cardinal Mercier ne manquera pas de jeter, avec l'éclat de sa pourpre, le prestigieux rayon de sa haute éloquence.

Placée sous les auspices de l'épiscopat belge mais cependant dénuée de tout caractère officiel, la Semaine ne fut ni un petit concile, ni même une assemblée de théologiens délibérant sur les clauses d'un pacte d'union entre les Eglises, elle ne fut pas non plus un congrès au sens ordinaire du mot, elle ne dressa ni une cathèdre solennelle, ni une tribune aux harangues, mais une chaire d'enseignement où se relayèrent, pendant cinq jours, des maîtres en la matière dont les graves leçons furent recueillies par l'attention soutenue d'auditeurs et d'auditrices visiblement avides de s'instruire. Plaira-t-il aux lecteurs que je les leur fasse connaître.

Le personnage le plus considérable de la Semaine était S. Exc. Mgr SZEPTYCKY, métropolitain de Halicz et archevêque de Léopol, du rite grec-ruthène, le cinquième évêque du même nom sur ce siège quatre fois déjà occupé, au XVIII^e siècle, par des Szeptycky. Le plus grand des Slaves vivants, écrit le capitaine Mac Cullagh dans *The Bolshevik Persecution of Christianity*, héritier auprès d'eux de la popularité du célèbre Strossmayer, chef de peuple devant lequel tous s'inclinent en Galicie, à travers toutes les luttes d'opinions, qui joua pendant la guerre un rôle analogue à celui du cardinal Mercier, ancien moine basilien et fondateur de la congrégation des Studites, dont il aime à partager la vie, évêque incomparable qui rompt chaque jour à ses ouailles le pain de la parole et siège infatigablement au tribunal de la pénitence, pionnier de l'union, promoteur des congrès de Velehrad, favorisant, subventionnant toutes les œuvres unionistes, s'appliquant à restaurer l'Eglise catholique orientale de Russie qu'il dirige en sa qualité de successeur des anciens métropolitains catholiques de Kief. De haute stature et de noble prestance, il garde les traces des souffrances qu'il endura, pendant la guerre, dans les géôles de l'Oural où il fut déporté et ne marche plus qu'appuyé sur des béquilles. Il manie la langue française avec la plus grande facilité et la leçon qu'il a faite sur le mécanisme du retour individuel à l'unité catholique et sur le magnifique programme du retour collectif au centre de la vérité a provoqué l'admiration par la finesse de l'analyse et l'ampleur des vues.

Dom PLACIDE DE MEESTER, O. S. B., professeur au séminaire grec de Rome et consultant de la Sacrée Congrégation pour les affaires orientales, s'est signalé par de nombreux ouvrages qui ont consacré sa réputation d'érudit byzantin. Il nous a tracé un tableau très curieux du monachisme oriental, où il s'est depuis longtemps spécialisé. Après l'avoir entendu décrire ces monastères, laures, kellia, scètes, kalyves où se perpétue dans son intégrité

et sa ferveur la tradition des anciens solitaires, cénobites et religieux de formes intermédiaires, particulièrement dans la presqu'île du mont Athos que dom Placide connaît à fond, il est impossible de refuser à cette vénérable institution le tribut de son admiration et de sa confiance dans son efficace collaboration au rétablissement de cette union avec Rome à laquelle elle est restée si longtemps attachée, même après la séparation officielle.

Le BARON TAUBE, sénateur, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg, actuellement recteur à l'Université russe de Berlin, a, hélas, trompé l'attente des Semainiers auxquels il s'était engagé à faire un cours synthétique sur l'histoire de la Russie dans ses rapports avec l'Eglise romaine, avant et après la date fatale du schisme de Michel Cérulaïne, 1054. Il aurait traité ce sujet avec son sens religieux si profond et si sympathique à l'Eglise, mais la maladie l'a malencontreusement retenu à Berlin. Il fut remplacé, au pied levé, pour sa première leçon par le comte PEROVSKY, réfugié russe et publiciste bien connu de nos lecteurs, qui s'est adjugé le rôle ingrat d'avocat du diable dans la question de l'union, entassant d'ailleurs toutes les difficultés que sa scrupuleuse conscience d'orthodoxe pouvait lui suggérer à l'encontre du grand dessein.

Le R. P. MANGLIER, Augustin de l'Assomption, qu'un apostolat de quinze ans en pays balkanique et d'autant d'années en Russie a familiarisé avec l'Orient slave dont il possède la langue et la littérature, nous a vivement intéressés en ne nous dissimulant pas les réels obstacles, les préjugés séculaires qui s'opposent à l'union, mais sans taire non plus les motifs d'espérer.

Le R. P. TYZSKIRWIECZ, S. J., fils du comte Tyzskiewicz, qui fut ministre auprès du Saint-Siège de l'éphémère république Pétrurienne, s'est épris de l'âme russe et n'a cessé de se dévouer aux colonies russes et ukrainiennes de réfugiés, à Constantinople d'abord, puis à Lyon, présentement à Paris. Nous lui devons une étude extraordinairement fouillée et subtile sur la psychologie latente de l'orthodoxie qui éclaire bien des aspects de cette obscure question. La mentalité orthodoxe est comme bloquée dans le concept de la cause première, unique, absolue, universelle et ne parvient pas à faire sa place à la causalité secondaire, instrumentale, et l'on comprend, dès lors, comment cet occasionnalisme outrancier la rend réfractaire à l'idée d'une délégation divine dans la primauté pontificale, à celle de la corédemption, à la collaboration de la raison humaine, au concours de la liberté.

C'est une figure d'une séduisante austérité que celle de l'hieromoine dom Lev Gillet, authentique Français, authentique moine de l'abbaye française de Farnborough, qui a subi l'emprise slave au contact des prisonniers russes auxquels il donnait ses soins pendant la guerre et qui, avec la pleine approbation de ses supérieurs, s'est métamorphosé en hieromoine de la laure slave d'Uniov, en Galicie, dans le diocèse de l'archevêque de Léopol dont il est devenu le secrétaire. Son esprit affiné pénètre toutes les subtilités de la pensée slave et il excelle dans l'art essentiellement apostolique d'adapter à la mentalité russe, si éloignée du monde latin, les dogmes de l'Eglise romaine. Puisque l'Eglise orthodoxe s'affirme Eglise d'amour opposée à l'Eglise d'autorité, qui est celle de Rome, à l'Eglise de liberté, qui est le protestantisme — telle est au moins sa prétention — dom Lev s'applique à faire passer nos croyances par ce courant et montre par exemple, que le Christ ne conféra à Pierre la primauté du pouvoir qu'après lui avoir reconnu la primauté d'amour.

DOM JOSAPHAT MOREAU, de l'abbaye de Ligugé, ancien professeur au Collège grec de Rome, et qui, après s'être couvert d'honneur sur les champs de bataille dans ses fonctions d'aumônier militaire, a fondé la *Ligue des religieux anciens combattants*, dont il est la cheville ouvrière, est particulièrement versé dans les liturgies orientales. Il a publié sur leurs analogies avec les liturgies occidentales, un ouvrage qui fait autorité et il n'eût donc aucune peine à faire apprécier par l'auditoire la riche floraison de ces textes où s'épanche l'âme de l'Orient chrétien avec une chaleur, une richesse de reminiscences bibliques, une puissance de sentiment que nous ne connaissons guère.

Nous avons eu la bonne fortune d'entendre un des maîtres les plus réputés de la Ville éternelle, l'illustre auteur du *Mysterium fidei*, monument de science théologique où s'allie à la sûreté doctrinale la hardiesse d'une pensée personnelle, le R. P. DE LA TAILLE, jésuite français, d'éducation anglaise, professeur de dogme à la Grégorienne. Sur un thème qui paraissait ingrat, le fruit de nos messes et nos frères séparés, soit actuellement vivants, soit défunts et sur le fruit des messes célébrées par les Orientaux séparés, le distingué théologien a littéralement ravi son auditoire d'élite par ce que j'appellerai l'anatomique précision de ses idées, par la beauté des formules adéquates qui serrent le vrai d'aussi près qu'il est possible.

DOM LAMBERT BEAUDUIN est trop connu en Belgique pour que nous insistions sur sa manière simple, ample, vigoureuse, sur sa parole chaleureuse et entraînant. Il a nettement dégagé le sens acceptable de l'énoncé *Union des Eglises*, en distinguant les réalités théandriques du corps mystique dont le Christ est le chef glorieux, les réalités sacramentelles ou l'ensemble des institutions d'origine divine qui transmettent la vie de la grâce - et enfin l'Eglise historique avec toutes les contingences qui en déterminent la physiologie dans l'espace et le temps, il a savamment opéré cette triple distinction pour réserver à l'énoncé : *Union des Eglises*, la dernière acception seulement. Ainsi se calmeront toutes les susceptibilités doctrinales de ceux qui s'élevaient contre la prétention d'unifier ce qui est essentiellement un, l'Eglise envisagée dans ses réalités théandriques et sacramentelles.

Dom DE GALEN, de famille noble autrichienne, moine de l'abbaye d'Emmaüs, à Prague, n'était pas un inconnu en Belgique; il y avait paru, en 1909, non sans éclat, au Congrès de Malines, où il nous avait intéressés à la campagne contre le *Loos van Rom* dont il fut l'âme.

Fondateur de la ligue « *Catholica Unio* » dont le but est de promouvoir la cause de l'union par la prière, par l'érection de séminaires où se formera un clergé destiné spécialement à cette mission, dom de Galen est venu, avec les encouragements du Saint-Père, nous adresser l'ardent appel d'établir ici une branche nationale de son œuvre. L'assemblée a ratifié ce vœu qui sera soumis à l'approbation de l'épiscopat.

La plus attachante figure de la semaine fut assurément le vénérable M. PORTAL, prêtre de la Mission, qui a écrit son nom dans l'histoire de l'Eglise contemporaine pour la part de premier plan qu'il a prise aux négociations de 1887 engagées par son intermédiaire entre Rome et l'Eglise anglicane, et pour sa participation aux conversations de Malines. Sur tout cela, sur l'échec de la première tentative qui aboutit à la reconnaissance de l'invalidité des ordinations anglicanes, sur les espérances qu'il attache présentement aux rencontres de Malines, M. Portal nous a fait partager ses émotions et ses vœux.

* * *

La grande pensée qui défraya la semaine fut donc celle qui passionne actuellement tant d'âmes, l'unification de l'Eglise, la reconstitution de l'unité, hélas brisée au cours des siècles, la rentrée au giron maternel de ceux qu'avec autant de respect que de sympathie nous appelons, avec Rome, nos frères dissidents et non plus schismatiques, la réalisation intégrale de ce vœu qui jaillit du cœur du Christ : *Unum ovile, unus pastor*, un seul bercail sous la houlette d'un seul pasteur.

L'unité de l'Eglise! C'est sa propriété essentielle! Christ socialisé, union de Dieu avec l'homme en le Christ, la pluralité d'Eglises supposerait pluralité de Dieu ou du Christ ou du genre humain. Qu'ils soient un en toi, s'écriait Jésus à la dernière Cène, comme nous sommes un, Père et Fils, et cette unité, il l'organisa en instituant les organes de groupement, l'autorité des évêques et du pape.

Cette unité fait sa beauté et sa force. Elle est la reine qui se drape dans le manteau d'or sans couture mais enrichi de broderies. « La comprenez-vous, maintenant cette immortelle beauté de l'Eglise catholique où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents, passés et futurs ont de beau et de glorieux. Que vous êtes belle dans cette unité, ô Eglise catholique, mais en même temps que vous êtes forte! » Ainsi parlait Bossuet dans ce fameux discours sur l'unité de l'Eglise prononcé en 1681,

pour conjurer la séparation d'avec Rome dont l'Eglise gallicane était menacée à la suite d'un conflit de Louis XIV avec le Pape.

Cette unité triomphante qui s'affirme dans l'universalité, nous l'avons vue resplendir à Rome au milieu des exercices jubilaires de l'Année sainte. Toutes les antipathies nationales désarmées, tous les peuples se confondent au pied de la Croix de pénitence, pécheurs de toutes les parties du monde mêlent leurs larmes au tombeau de Pierre et de Paul pour se retrouver radieux et s'embrasser sur le cœur de Pie! La fraternisation jubilaire semble l'aurore de la pacification du monde.

Voilà l'idéal que déploie devant la chrétienté le grand Pape qui gouverne l'Eglise. Benoit XV fut le propulseur énergique du mouvement missionnaire. Pie XI sera le puissant inspirateur du mouvement unioniste. Il n'entend pas prendre son parti d'une séparation qui déshonore l'Eglise, d'une séparation de Rome d'avec cet Orient qui fut le berceau de notre foi et le théâtre de ses premiers triomphes. Il n'entend pas que l'on traite d'utopie ce dessein que poursuit la Papauté depuis si longtemps, qui passionna notamment le grand Léon XIII. Il pense qu'il faut ouvrir les voies à l'union par l'apostolat de la prière, de la propagande, mais aussi par l'apostolat scientifique. Quel immense champ de recherches et d'investigations s'ouvre aux ouvriers de la science! L'Orient n'a pas livré ses secrets : sa théologie, son histoire, sa psychologie, il faut les approfondir, il faut y chercher les points d'accord.

La conviction de Pie XI est que les barrières s'abaisseront sous l'action de la charité, que l'horizon chargé de préjugés séculaires sera balayé par la science, et qu'enfin, quelle que soit la durée imposée à nos vœux par la Providence, l'Orient et l'Occident se jetteront dans les bras l'un de l'autre, étonnés peut-être de leurs longs malentendus.

La Semaine de Bruxelles a posé la question devant l'opinion, elle s'est efforcée d'instruire cette opinion, de l'échauffer, elle aura créé un courant de sympathie générale favorable à la cause de l'Union, planté les premiers jalons d'une action plus vaste, préludé à la croisade dont Pie XI a donné le mot d'ordre.

Honorée de la présence de S. G. Mgr Van Caloen, O. S. B., évêque de Phocée, du Révérendissime abbé du Mont-César, dom Robert de Kerchove, la Semaine a réuni, à des religieux de tout ordre, une élite considérable de laïcs. Elle est un gage d'espérance, elle encouragera dans leur action les âmes généreuses qui se sont dévouées à cette œuvre grandiose, elle portera comme premier fruit l'établissement en Belgique de la *Catholica unio*.

J. SCHRIVGENS.

Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

Abonnements :

Un an, 25 francs, six mois, 15 francs.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines

BRUXELLES



COMPTOIR
D'OPTIQUE



Maison BLAISE

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR

AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascétisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

ORFÈVRE

Christofle

ORFÈVRE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRE D'AR-

GENT — SERVICES DE TABLE

— SERVICES A THÉ —

— SURTOUT CANDÉLABRES —

CADEAUX ET CORBEILLES

DE MARIAGE

— COUPES DE SPORTS —

SUCCESSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

— Téléphone 177.87 —

Michel Swartenbroeckx

AGENT DE CHANGE AGRÉ

ORDRES DE BOURSE
RENSEIGNEMENTS FINANCIERS
DE PREMIER ORDRE

Circulaire privée gratuite sur demande

22, rue Royale (Parc), BRUXELLES

Téléphone
209.06

Adresse Télégraphique
Swartbourse-Bruxelles

Compte chèque postal
128,202

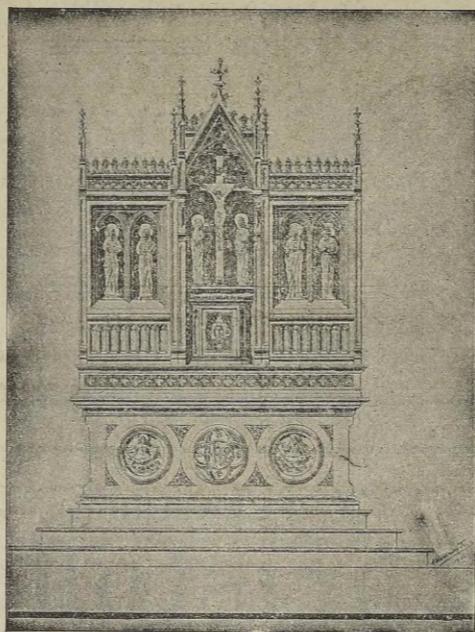
GRANDS ATELIERS D'ART RELIGIEUX

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL ; 3,000,000 DE FRANCS



Spécialisés pour l'exécution de tous travaux de
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE
--- PEINTURES RELIGIEUSES ---
TABLEAUX — DÉCORATION MURALE
STATUAIRE — BRONZE, CUIVRE, etc.
EN TOUTES MATIÈRES ET EN TOUS STYLES



PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
Gratis sur demande



ENTREPRISES GÉNÉRALES (Belgique, Étranger)
FOURNITURES COMPLÈTES
pour ÉGLISES, CHAPELLES ET SACRISTIE

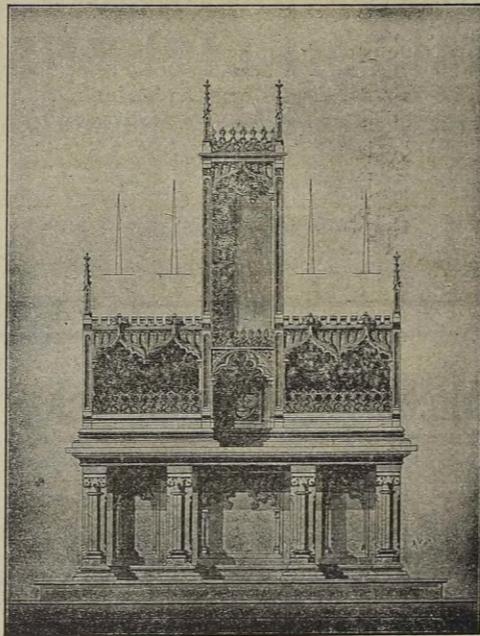


STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15, 17, 19, rue de la Croix-de-Pierre

BRUXELLES — Téléph. : 479.60-483.11

Adresse télégraphique : Artes-Bruxelles
Comptes Chèques Postaux n° 1057-27



Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62, Eterbeek.
Parvis St-Gilles, St-Gilles.
Place Saintelette, 26, Molenbeek. Place Liedts, 18, Schaerbeek
Rue du Bailli, 79, Ixelles.

♦ ♦ ♦ CARRELAGES ♦ ♦ ♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

♦ ♦ ♦ REVÊTEMENTS ♦ ♦ ♦



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

P. B. P. **PETIT-BEURRE** P. B. P.
LA REINE

MARCHAND TAILLEUR

Costumes
de
Soirées

Maison **L. Dupaix**

Costumes
de
Cérémonies

50, rue du Marais. Bruxelles

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

Livrées et uniformes. — Vêtements de sports
et voyages. — Lingerie. — Bonnetterie. —
Chapellerie. — Ganterie. — Chaussures. —
Cannes. — Parapluies. — Fourrures. — Modes.

CHOCOLAT

*Le Chocolat
Duc
surpasse tous
les chocolats.*



DU C ANVERS

LA GRANDE
MARQUE BELGE



La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir. Anvers.

Maison fondée
en 1878 **VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs**
François VAN NES Successeur

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPLETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES



Soleil ou Pluie
"NUGGET" luit

LA MAISON DU TAPIS
BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS